CHARLES-LOUIS PHILIPPE

LETTRES DE JEUNESSE

A HENRI VANDEPUTTE

(2me édition)

nrf



ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

MARCEL RIVIÈRE & Cie

31, RUE J



LETTRES
DE JEUNESSE

DU MÊME AUTEUR

QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR (Edition de *l'Enclos*, bibliothèque de l'Association, 1897), *épuisé*.

LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE (Société anonyme *La Plume*, 1898), *épuisé*.

BUBU DE MONTPARNASSE (Edition de la *Revue Blanche*, 1910; nouvelle édition, E. Fasquelle, 1906).

LE PÈRE PERDRIX (E. Fasquelle, 1903).

MARIE DONADIEU (E. Fasquelle, 1904).

CROQUIGNOLE (E. Fasquelle, 1906).

DANS LA PETITE VILLE (E. Fasquelle, 1910).

FAITS DIVERS (Cahiers du Centre, 1911).

LA MÈRE ET L'ENFANT (Edition de la *Nouvelle Revue Française*, conforme à la première édition de l'auteur, 1911).

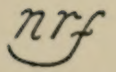
LA MÈRE ET L'ENFANT (Edition de la *Nouvelle Revue Française*, conforme au premier manuscrit, 1911).

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

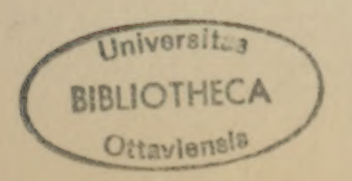
LETTRES DE JEUNESSE

A HENRI VANDEPUTTE

(2me *édition*)



ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
MARCEL RIVIERE & Cie
31, RUE JACOB, PARIS
1911



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
D'ARCHES NUMÉROTÉS A LA
PRESSE

D'accord avec M. Henri Vandeputte, l'éditeur a cru devoir supprimer de ces lettres tous les passages concernant la vie privée ou la personne des écrivains contemporains dont parle Philippe, à de rares exceptions près, où les jugements portés éclairaient extraordinairement le caractère de l'auteur. Dans ce cas les noms propres, qui du reste importaient peu, ont été remplacés par des initiales de fantaisie. L'éditeur a respecté les jugements ayant trait à des œuvres ou à la vie publique.

I

12 décembre 1896.

Mon bien cher ami,

Je suis impuissant à exprimer ce paroxysme de la joie de mon cœur lorsque, dimanche matin, j'ai lu votre lettre. Depuis huit jours, des caresses et des bonheurs m'entourent : près de moi, là où je suis, sur cette table d'où je vous écris, je sens votre présence blonde et douce, faite de beauté. Ah ! tout le bon tonnerre de Dieu de votre âme, il me semble le vivre, et je m'exalte en lui, et je vous vis. Moi aussi, je suis bien ardent, et j'ai des flammes au cœur pour tout ce que je pense et pour tout ce que je fais. Toute chose humaine doit être vécue en enthousiasme, il faut se mouvoir au monde comme un enragé, et aimer ses amis par-dessus toute chose vivante. Mais je ne sens pas pour vous que cette amitié qui clame, il y a aussi les sentiments graves des instants de repos, et je regarde vers Bruxelles, et je pense à vous, et je vous vois. Votre image n'est pas très précise pour ce qui est des traits du visage, je n'ai pu deviner si vous êtes brun ou blond : ce que je

vois de vous ce sont de grands gestes particuliers, un mouvement de la tête levée et un peu penchée, puis une traîne de manteau. C'est bien bizarre, n'est-ce pas ! mais j'ai l'un des esprits bizarres de ce pays. Il fait tiède en moi : se sentir un ami, un grand ami, et avoir reçu de lui des paroles délicieuses qui restent gravées dans la mémoire et qu'on récite souvent, le jour.

. . . .

Cela a dû vous surprendre, que j'aie préparé l'Ecole Polytechnique. Hélas ! pendant trois ans de ma vie, de dix-sept à vingt ans, j'ai entassé des mathématiques sous mon crâne, et j'en souffre encore d'y songer. La terreur des cahiers d'x entassés, qui vous pèsent comme un chape de plomb ! Et ne pouvoir songer à la beauté de vivre, ni regarder le ciel, ni se sentir un corps humain vivant ! Ah ! oui, j'ai bien souffert.

Voici qu'ayant échoué à l'examen, il m'a fallu errer en ma province à la recherche d'une situation. Je suis pauvre, puisque mon père est sabotier ; toutes sortes de gens, sous prétexte de me pistonner, se sont indignement moqués de moi, — ce n'est que depuis le mois d'octobre, à vingt-deux ans (vous avez deviné juste) que je suis entré à la Ville de Paris. Là, je suis présentement commis auxiliaire au service de l'Eclairage, dans la mairie du IVe arrondissement. Chaque matin, j'entre là, à 10 heures moins 1/4 et j'en sors à 5 heures 1/2 avec environ deux heures d'intervalle pour déjeûner. Et

comme vous le pensez, c'est bien atroce la bureaucratie ! L'ennui ne consiste pas dans les paperasses qu'on remue mais dans la présence d'autres employés qui font du bruit, chantent, causent imbécilement de tout. A subir cela, on se sent amoindrir chaque jour, — et le soir il faut sortir ou se refaire une virginité pour travailler. Le pis est que je m'estime heureux d'être là-dedans, puisque ça assure ma vie matérielle.

— L'existence que je mène est assez régulière : sortir avec un ami, Louis Lumet de préférence, puis vers neuf heures rentrer et travailler ou rêvasser jusqu'à une heure du matin. Parfois, je vais chez Ghil et nous causons délicieusement de notre art. Et c'est tout. Il en résulte une vie assez vague, insatisfaite, qui se remonte d'alcool un peu, et divague entre la joie sans fin et la mélancolie inouïe. Pourtant, je suis heureux et gai, heureux surtout quand je suis triste : alors je ferme mes yeux au monde et je songe à tout ce qui souffre. Je revois aussi mon petit passé d'enfance, dans mon pays, je me rappelle des romances bien tendres que m'ont chantées des jeunes filles et je m'en berce. Mes promenades en campagne ou en forêt, du temps où j'étais encore chez mes parents, reviennent avec leur beau ciel sur ma tête — les paysages disent de la douceur, et j'en souffre délicieusement. Ainsi tout le passé me nimbe, — je me calfeutre en lui.

. . . .

II

26 décembre 1896.

. . . .

Vos parents sont ce que vous aimez le plus au monde, voilà qui prouve combien vous êtes un bon être de spontanéité et de douceur.

Moi aussi, j'aime beaucoup les miens. Mon père est un brave homme qui a travaillé son métier, toute sa vie, plein de courage et enthousiaste aussi. Sa vie est maintenant calme, il a su amasser quelque toute petite aisance qui lui permet de vivre en notre province et de travailler seulement pour se distraire. Maman est une bonne femme du peuple très simple, avec un cœur délicieux qui pleure de bonté. J'ai une sœur jumelle qui est maintenant mariée, et que j'aime et qui m'aime par-dessus tout. Ah ! avoir vécu ensemble depuis le premier balbutiement, s'être aimés toujours, et se le dire, et se donner ces baisers de frère à sœur qui sont immatériels et dans lesquels l'âme de la femme vient compléter celle de l'homme.

Ces trois, comme je les embrasse, quand je vais les voir ! et j'ai la mémoire du contact de mes lèvres avec la chair vieille et lasse de mon père et de maman et avec la chair plus ferme de ma

sœur. Pauvre chère ! elle est la féminisation de moi-même.

. . . .

Je vais peut-être donner quelque chose au printemps, si j'ai quelques fonds. Cela s'appellera " *Des voix de pauvre amour* " — il y aura là-dedans " *Le journal de Roger Jan* "[1], revu quant au style, " *La chair de trois gueux*, " cette histoire-ci que je vous envoie, et probablement une histoire de chère petite putain que je vais me mettre à écrire. Mais je suis fort mécontent de moi-même, mon style est en queue de serpent, je n'ai pas le sens du qualificatif, mes idées sont embrouillées et je crains qu'elles ne le soient toujours : il doit y avoir un défaut dans mon esprit.

. . . .

— Quelque chose de votre lettre m'a intrigué : vous me dites que lorsque nous nous connaîtrons tout à fait nous prendrons un autre mode de correspondance, et vous me priez de vous prévenir lorsque je jugerai que nous en serons à ce point-là. N'est-ce fait ? S'il y a peu de temps que nous nous écrivons, est-ce que nos cœurs l'un pour l'autre ne sont pas assez vifs pour y suppléer ! Je vous en prie, faisons cela, inaugurons ce nouveau mode de correspondance, qui nous mènera au paroxysme de l'amitié que je veux, et que vous voulez, n'est-ce pas ?

. . . .

[1] Voir le N° du 15 février 1910 de la *Nouvelle Revue Française.*

III

3 janvier 1897.

. . . .

Travaillez bien à votre livre, il sera délicieux j'en suis sûr. Le titre, pour votre cas, le prouve.

Pour mon compte, je me dégoûte chaque jour plus de ce que j'ai fait jusqu'ici. La forme m'en déplaît jusqu'à l'écœurement, elle est maladroite et lourde sans profondeur. Il suffit que je la travaille pour qu'elle soit plus mauvaise et plus contournée encore. Mais, cré Dieu ! que je vais m'y appliquer ! C'est d'ailleurs un tel plaisir, travailler ses phrases et ses idées, que le soir quand je suis dans ma chambre à le faire, j'atteins à de grands bonheurs. Je fume, je rêve et je travaille, et je me chauffe, et j'oublie ma vie ignoble de chaque jour quand ces messieurs mes collègues causent de leurs stupidités bureaucratiques et m'écrasent le crâne avec leurs paroles.

. . . .

IV

9 janvier 1897.

Mon bien cher Henri,

Voici mon samedi soir pour toi. Ton portrait est toujours sous ma lampe quand j'écris : et

tu entr'ouvres les lèvres, et tu regardes d'un air enthousiaste et naïf. Naïf, oui, et ceci fait que je t'aime encore davantage, car j'aime la naïveté par-dessus tout : celle du cœur qui se donne avec confiance. Et moi aussi, je suis naïf et enthousiaste, si bien que j'en ai souvent souffert, puisque je me confiais et que l'on s'en moquait certainement par derrière. Tu as bien dû connaître ces choses, et te tromper auprès de gens que tu croyais bons et sincères comme toi. Pourtant, je crois qu'à Bruxelles, il y a un état d'âme meilleur qu'à Paris. Ici on est froid et cérébral : ceci me déplaît ; là-bas il doit y avoir des êtres si bons ! Je ne sais pas si j'ai des amis ici : il y a des personnes qui m'aiment et me fêtent quand je vais les voir, mais je n'ai cru trouver chez aucune l'élan cordial qui m'eût rendu heureux. Je me souviens de soirées charmantes après dîner, en buvant un peu, avec Louis Lumet de qui tu apprendras à connaître le nom, car il a du talent, beaucoup, et il travaille maintenant. Nous causions d'art en étant un peu excités, nous allions au cirque et nos avis communiaient, et je le croyais mon ami. Mais d'autres soirs, il était froid et cérébral, et je ne le voyais pas s'attendrir.

Mais toi, toi ! Tu es le seul, maintenant. Je ne saurais pas dire ce que ton tutoiement m'a fait de bien. Ta lettre commençait par des vous, et à un moment, ton cœur a fait jaillir un toi. J'en ai pâli.

Maintenant il me semble que nous nous tutoyons

depuis longtemps, longtemps. Je me souviens à peine de ne pas t'avoir tutoyé. Mais comme j'ai peur, quand je parle ou quand j'écris à d'autres d'employer ce mot : ami ! Il me semble que ce serait t'abaisser dans mon cœur et les élever jusqu'à toi. Et je ne veux pas, car tu es celui que j'aime le plus.

Je pense bien souvent au jour où nous nous verrons pour la première fois. Je n'ose pas le composer, avec des couleurs de cieux et des frissons d'air : il faut qu'il s'offre tout neuf, sans l'avoir rêvé, il sera plus délicieux et plus spontané dans mon souvenir.

Quand viendras-tu ? Que ce soit bien vite. Est-ce que tes cours t'absorbent beaucoup ? Si tu le peux, viens donc tout de suite, ne serait-ce que pour un ou deux jours. J'en pleurerais de joie, à y songer.

Tu me demandes si j'aime des femmes et si j'ai aimé. Mon dernier amour date d'il y a deux ans. J'étais chez mes parents, et j'avais pour voisine une petite fille de quatorze ans qui était couturière. Elle était grande et développée, avec des yeux bleus et un air qui me plut. J'en fus un peu amoureux. Des relations de causerie se nouèrent : tous les jours vers une heure, quand elle finissait de déjeûner, j'allais la voir. Je pris l'habitude d'apporter deux roses : j'en mettais une à son corsage en appuyant un peu pour sentir sa poitrine et je la priais de poser l'autre à ma boutonnière,

puis nous nous embrassions : et c'était bon ! Les soirs d'été, nous prenions le frais devant notre porte, j'allais la chercher, elle venait, et nous causions, je lui disais des contes de fées, et j'y mettais des jeunes filles de quinze ans aux yeux bleus qui souriaient, et étaient plus belles que les fleurs. Parfois aussi, il venait des saltimbanques donner des représentations sur la place publique, en plein vent. J'y descendais avec elle et maman. Elle avait un petit corsage rose qui lui laissait les bras nus, et pendant que l'on chantait des romances je prenais son bras nu dans ma main, et je le caressais, et je savourais ce contact comme une chose à peine matérielle. Elle m'a brodé sur papier bristol un rien de petite fleur vague avec des laines bleu-tendre, vert-tendre et rose-tendre. Là-dessous était le mot : souvenir. J'ai gardé cela, et ça m'est très doux. Puis elle a changé de quartier, je me suis habitué à ne plus la voir, puis à n'y plus penser. Aujourd'hui mon cœur se la rappelle froidement.

Il est aussi une autre jeune fille au visage de Sainte Philomène qui venait chez moi marquer mes mouchoirs et mon linge, que je me rappelle. Je me suis plu et me plais encore à songer qu'elle est ma fiancée. Je ne le lui ai jamais dit, jamais un mot d'amour n'est sorti de ma bouche. Mais je veux songer qu'elle sera celle qui m'accompagnera jusqu'à la mort. Pourtant, je sais qu'il n'en sera rien, car je ne suis de sitôt en état d'être marié,

mais comme elle a dix-huit ans et qu'elle est belle, quelque rustre en fera bientôt sa proie. Néanmoins, il faut que je pense à elle, à ses cheveux blond-cendré, à ses lèvres comme des fruits rouge-fané et à ses yeux noirs, et violets, et mauves, et humides et lumineux au monde. Combien ceci va te paraître bizarre, mon ami ! Ça me le paraît à moi-même. Il y avait un de mes camarades là-bas, qui l'aimait, et je crois bien qu'elle l'aimait un peu. Il me parlait d'elle, et de leur amour délicat, d'un baiser un jour donné! Je n'en souffrais pas, et je lui disais tout plein de bien d'elle, que c'était une jeune fille douce et vierge qui serait la compagne la plus idéale, et suave. Il m'était délicieux de songer qu'ils étaient bons l'un et l'autre et feraient une union adorable.

Je songe encore à elle : elle s'appelle Julie. J'y songe le soir, c'est une caresse, un rien de songe, ma pensée n'y est même pas. C'est quelque chose qui soupire à peine : Julie ! et me frôle. Je la vois comme une nuance, comme un ciel rose-mélancolique du soir. Et je ne souffre pas, je n'ai pas de plaisir et c'est un état parfait.

Mais, mon Henri, ce que je vais te dire est bien vrai, puisque jusqu'ici je n'ai su aimer qu'incharnellement, mon cœur seul veut la douceur et la bonté, je n'ai jamais éprouvé pour elles les sentiments délicieux que j'éprouve en songeant à toi. Car, toi, tu m'as dit que tu m'aimais, et tu me l'as dit d'une telle façon que la peur, qui avait

retenu mon cœur dans mes amours, n'est plus, dans notre amitié. Je me donne entièrement, sûr que tu penseras à moi avec les mêmes délices que j'éprouve en pensant à toi. Ces jours-ci, après ta lettre qui est la meilleure que tu m'aies écrite, du bonheur et du plaisir m'a partout suivi. Je m'en sentais les yeux lumineux, et je riais et je m'exclamais d'un rien. Et je t'ai déjà dit que c'est plus doux que l'amour des femmes, les hommes connaissent leur cœur sans mystère et ont toute la franchise et la spontanéité sans toquades que n'ont pas les femmes. Or, quand il s'agit de sentiments : les leurs sont suprêmes.

— Tu m'as demandé si j'avais lu Heine. Hélas ! huit ans consacrés à faire de l'allemand m'ont appris à n'en pas savoir un mot. Je ne puis donc le lire dans le texte où la pensée concorde avec le chant. Pourtant, un petit camarade m'en a traduit des choses qui m'ont donné envie de pleurer : *Lorelei*, le *Pèlerinage de Kevlaar*, sont les plus belles choses que j'aie lues.

Actuellement, l'écrivain que j'aime le plus : c'est Elskamp. Ghil m'a prêté, voici déjà deux ans, tous ses livres. Et j'ai lu : *Six chansons de Pauvre homme*... J'ai lu ça tout haut, d'une voix frémissante et d'un cœur si doux et fondant que j'étais heureux comme un amoureux. C'est travaillé et spontané, la naïveté en surgit comme une fleur. T'ai-je dit, mais j'ai eu matériellement cette illusion : Il me semblait que le petit Jésus contait

au petit Saint Jean comment la vie est faite. Et il pliait sa petite main potelée et il disait : Tu vois, petit Saint Jean, c'est fait comme ça, le monde !

. . . .

V

18 janvier 1897.

Mon bien cher Henri,

Je te le dis, tout navré, mais j'ai peur de ne pas t'aimer autant que tu m'aimes. Ce matin, quand j'ai reçu ta lettre, je n'ai pas eu ce tout d'extase que j'avais d'ordinaire en te lisant. Oui ! cela me caressait, mais ça n'était pas ce serrement délicieux dans la poitrine qui m'était habituel. Il faut que je te dise ces choses, parce qu'elles me peinent bien fort. La semaine dernière, les pensées que j'avais pour toi étaient trop intellectuelles. Mon cœur n'y vivait pas comme à l'ordinaire. Oh ! j'en ai tant souffert, vois-tu ! Mes yeux s'en mouillent au moment où je te l'écris, car en cet instant j'ai une grande crise de tendresse vers toi, — ah ! fasse Dieu qu'elle compense mes froideurs passées !

. . . .

J'ai reçu le *Coq Rouge* et j'ai beaucoup aimé ton cœur dans ton conte. Les trois types de femmes et

d'amour sont peut-être un peu flou, mais c'est dit avec des effervescences merveilleuses, des enthousiasmes de mots. Il y a des trouvailles divines : " les blés coquelicotés ", les enfants " épanouis aux arbres en grappes de fruits..." je ne puis tout citer mais pour moi c'est très beau.

Et ce numéro du *Coq Rouge* est merveilleux. L'Eekhoud est le plus beau que je connaisse, — et cet Elskamp ! Surtout il y a *L'âme qui part* de Ruyters qui est d'une divine analyse, délicate, ah ! délicate — plus que toute chose du monde. C'est le plus beau morceau de lui que j'aie lu. Et à ce propos, voici mon opinion sur *A eux deux* : Il y a le jardin qui est suprême et vit par tout son être. Presque tout y est : teintes, frissons, parfums, vie, — mais je n'aime pas beaucoup le reste. Ce n'est pas assez vécu. Ils ne se disent pas de tendresses. Et puis les dissertations sur la musique, même la couleur des âmes, etc... sont déplacées. Oh ! que j'aimais mieux *Les Oiseaux dans la cage*. Il y avait dit la Forêt comme personne ne l'a dite avant lui, pas même Lemonnier dans *Un mâle*. Je lui ai écrit en ce sens : cette forêt, j'y ai vécu à le lire. Et puis le drame de ses amants était poignant. J'en ai le cœur bouleversé.

. . . .

Ah ! tu me parles de musique. J'en suis fou ! Mais voici qui est bien ridicule : j'ai l'oreille musicale comme les pompiers de mon pays, et tout l'essentiel des maîtres m'échappe. Il me faudra des

années encore pour pouvoir les goûter. Je me suis mis à faire mon éducation en allant tous les dimanches aux Concerts Colonne, — mais progrès lents.

Mais, les romances populaires, — ah ! mon ami, les romances ! Il est des choses ridicules, sous lesquelles je me pâme. J'ai en cela l'âme d'une petite modiste. Tels morceaux : *La môme aux grands yeux*, *L'oiseau qui vient de France* (n'en ris pas) attendrissent en moi mon coin d'âme peuple, et j'en pleurerais de délices. Par qui que ce soit chanté, quand ce serait par un roulant des rues, avec une voix d'alcool, cela m'étreint, j'en suffoque et j'en râle. Ah ! j'ai beau me traiter de crétin, et me montrer à moi-même toutes les laideurs de musique, de mots et d'idées, — je pars quand même.

Quand un orgue de Barbarie moud ses morceaux j'atteins au parfait bonheur. Mélancolie de vivre, tristesse de songer à des légendes, et bonheur de s'y réfugier, me voilà. Et quoi que je fasse, je m'interromps. Il faudrait que je lise une de tes lettres pour ne pas le faire. Peut-être un de mes ancêtres a-t-il tourné la manivelle.

J'ai une autre grande passion. Tu en peux rire. C'est pour les gâteaux. Quand je passe devant un étalage de pâtissier, je ne puis pas ne pas m'arrêter, au moins pour contempler. Il y a surtout les Saint-Honorés. Ah ! la crème blanche, et les boules dorées. Mais cette passion est idéale. Je mangerais

cela, comme on respire une fleur, sans bestialité gourmande. Il me semble voir une âme blanche avec qui je veux communier. Très souvent, je ne résiste pas à la passion, et j'achète un énorme Saint-Honoré, et je le mange de rang, en guise de déjeûner.

Le jour où ma sœur s'est mariée à un pâtissier, les miens et moi, nous avons bien vu que la bénédiction de la Providence était sur ma tête. Ah ! quand je vais les voir, je suis insatiable. Tant plus je mange des gâteaux, tant plus j'en désire. Je suis de force à manger un fonds. J'ai fait de grandes expériences pour attraper des indigestions, de façon à m'en dégoûter. Je n'ai pas eu d'indigestion, et j'ai aimé encore plus les gâteaux. D'ailleurs, je ne vois pas, dans le lointain de mon enfance, quand a commencé la passion. Je te disais tout à l'heure que je devais avoir eu un ancêtre joueur d'orgue et chanteur des rues, — mais certainement j'en ai eu dix mille qui étaient pâtissiers.

Et toi, mon Henri, les aimes-tu aussi, les gâteaux ! Dis-le-moi, et quelles sont tes grandes passions.

Je resonge à ton amour. Oh ! sois heureux. Moi aussi j'ai le cœur assez large pour aimer et toi, et celle qui t'aimera. Je voudrais que tu rencontres l'âme furieusement belle comme la tienne, et que tu jouisses d'elle comme je le rêve.

. . . .

VI

9 février 1897.

Mon bien cher Henri, je reçois ta lettre en ce moment ; c'est bon d'en recevoir lorsque j'attends, mais quand cela vient en surprise, il y a un miracle de joie. Je la porte précieusement en montant mon escalier noir, c'est un beau trésor que je vais connaître : à l'entrée de ma chambre je peine à retrouver mes allumettes parce que je suis impatient d'allumer pour te lire. Toutes les paroles sonnent, je sens mes yeux briller comme quand on a beaucoup de bonheur.

Précisément, tu me parles des naturistes et je sors d'avec Montfort. La lecture de *Sylvie* m'avait infiniment ému. Mille liens de sentimentalité nous unissent, je crois. Mais, Montfort, je le connais trop peu pour juger son cœur, car c'est à ce point de vue sentimental, que je veux juger les gens que je connais. Il m'a l'air rêveur, et bon, et doué d'un peu de loufoque enjouement comme moi, à certains moments. Parfois, dans ses rêveries, l'on croirait bien qu'il pleure Sylvie. Nous nous sommes quittés assez délicieusement cette fois-ci parce que nous étions seuls et nous avons pu causer. — Et nous avons un rendez-vous pour la semaine prochaine ; je crois que nous deviendrons assez amis. J'aime un peu Bouhélier qui est effroyable-

ment songeur et tranquille. Comme mouvement et idées d'art, ils me plaisent aussi. Mais ne va pas croire que je m'enrégimente chez eux. Mais ils sont les seuls jeunes de France qui me plaisent. Je déteste fort les gens du M..., et ma sympathie pour les naturistes s'accompagne d'une protestation contre le M..., et cela la grandit. Comme toi, je crois que leur mouvement dans les journaux est mauvais, — et mauvaise aussi leur façon de condamner tout ce qui est antérieur. L'artiste ne doit pas participer à une école. D'ailleurs une école, c'est un homme qui, plein d'orgueil, croit avoir trouvé la pie au nid, et le gueule partout. Quelques bonnes gens qui veulent le suivre y perdent leur personnalité. L'artiste est un bon ouvrier qui s'écoute et, dans son coin, avec candeur d'âme, écrit ce qu'il entend. Je ne fais pas de différence entre le beau sabotier d'un village qui fait des sabots comme il les rêve, — et l'écrivain qui conte la vie comme il la voit. Ah ! c'est terrible les écoles. Vois-tu d'ici Gérard de Nerval imitant Hugo et faisant un truc romantique avec sa *Sylvie* de mon cœur !

J'aurais longuement à te dire là-dessus. Quand nous nous verrons nous allons en causer. Quant à ce manifeste de Paul Fort dont tu me parles, il est très probable que je ne le signerais pas. Nous sommes des jeunes qui n'aimons pas certains genres de littérature qui deviennent officiels aujourd'hui, je devrais presque dire classiques, — et il

nous faut faire comme les romantiques, divorcer hautement, au risque d'exagérer nos idées. Il ne s'agit pas de Paul Fort que j'aime beaucoup, mais de toute la vieille bande du M... dont je te parlais.

Mais, mon Dieu ! il ne faut pas que ces choses mettent une once de trouble dans notre amitié. Nous avons exactement les mêmes idées sur l'art, et nous les manifestons de la même façon.

. . . .

Je vais te copier, cette semaine sans doute, le conte que je viens de terminer : *Le pauvre amour en chair*. Je suis mécontent du style. J'ai tenté de le lécher ces jours derniers, mais il n'y a pas moyen pour moi de faire plus, et j'en suis désenchanté. Pourtant, j'ai peiné. Il est vrai qu'à écrire cela par bribes, après cette vie abominable du bureau, on ne peut avoir la continuité d'idées si nécessaire. Enfin, tu verras.

Je vais travailler à un conte de tendresse fraternelle, et de mort, et de douleur. J'en rêve avec des douceurs de douleur. S'il devient comme je le voudrais, ce sera curieusement triste.

Mais, tu ne saurais croire combien j'écris lentement. Autrefois je pouvais pondre des choses formidablement longues en un instant. *Les Douces: Antoinette*, *Alice*, *Elise*, — ont été écrites toutes trois de rang, en un quart d'heure. Où sont-ils donc ces temps-là ! Parfois, en deux heures de travail j'ai écrit dix lignes. Quand j'atteins quinze, je

suis content de moi-même. En travaillant tous les soirs, j'ai du mal à pouvoir écrire un conte par mois.

Et à ce propos, donne-moi bientôt les prix de l'imprimeur. Et s'il te plaît, fais paraître mon *Pauvre amour en chair* au *Coq* de mars, puis garde la composition. Je vais tâcher de paraître au commencement d'avril.

— Les deux dernières lettres se sont entrecroisées. Pardonne-moi dimanche soir d'avoir été si malade. Ma lettre a dû te peiner, et te donner une mauvaise impression. Souvent, il m'arrive d'être las, de ne pouvoir penser, même de ne pouvoir aimer. C'est affreux.

Aujourd'hui encore, je suis agité, et cette lettre s'en ressent. Il me manque de belles flammes que je voudrais sur mon cœur. Je suis lourd et gauche à écrire, et je ne sais rien dire de ce que je pense.

Pourtant, tu es près de moi, avec toute ton ardeur, et j'ai toute la mienne, et je t'aime comme toujours. Mais pourquoi donc, mon Dieu ! pourquoi mes émotions ne veulent-elles pas jaillir superbement comme je les éprouve ! Elles sont contenues en moi, elles s'y enferment. J'en ai mal.

Voici qu'il me faut finir cette lettre. En la commençant je la voulais très longue, mais je suis tout foutu de travers. Peut-être que je vais vomir. Et à quoi cela tient-il ? J'ai été comme à l'ordinaire, — bon Dieu ! je souffre.

Ah ! pardonne-moi. Je t'écrirai bientôt. Si même demain je le puis, j'allongerai cette lettre.

. . . .

VII

1 mars 1897.

Mon ami bien aimé,

Je t'aime toujours avec de bien grandes joies, et songer à toi est mon plus délicieux plaisir, et hier pendant ces cavalcades et ces bruits, mon cœur est souvent allé vers toi. Et, cette semaine-ci, je tremble parce que nous pourrions nous voir samedi et que ce serait sans doute le plus beau jour de ma vie. Tu m'écriras tout de suite mercredi, un demi-mot si tu n'as pas le temps. Je sais bien qu'on ne devrait pas parler de ces choses parce que ça porte malheur, mais il le faut, parce que nous n'aurons peut-être pas le temps plus tard. Tu ne sais peut-être pas où tu vas descendre. Dis-moi dans quel quartier tu veux loger, et à quel prix, je te chercherai un hôtel.

Je m'arrête. Mon Dieu, mon Dieu ! si tu allais ne pas venir ! Alors tu m'écrirais une longue, longue lettre que je puisse la ruminer pendant

plusieurs jours, me la réciter au cœur et savoir mille paroles de toi.

Tous ces matins j'attendais une lettre ou les *Heures Harmonieuses.* J'ai reçu ton petit mot pour le prix de mon livre. Mais il doit y avoir aussi des frais de douane assez importants. Aurais-tu des renseignements à ce sujet ?

J'ai relu plusieurs fois tes vers, et je suis navré de t'avoir dit qu'il y avait des phrases qui me paraissaient trop complexes dans la belle simplicité du sujet. En les relisant je ne les trouve plus, et au contraire elles coulent adorablement, et ces vers c'est toi plus simple encore et très beau. Il y a cependant quelques mots desquels je veux te parler.

Dans *Peine joyeuse*, voici un vers :

Qui leur permettent, heureusement, de s'envoler.

Lis ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent. Ce mot " heureusement " est-il exclamatif ? Si oui, il me donne une petite crispation : il me semble inutile et alourdit un peu. S'il n'est pas exclamatif et si cela signifie " qui leur permettent de s'envoler, heureuses ", le mot est mal placé en cet endroit du vers puisqu'il donne lieu au double sens que je te signale.

Dans *Sourire*, tout est délicieux. Pourtant un vers m'avait blessé :

Eh ! oui c'est bien joli tout ce que je dis là

Tantôt, je le trouvais un peu plat, et tantôt

adorablement simple. En le lisant dans le morceau avec certaines inflexions de voix il donne envie de pleurer, mais avec d'autres inflexions de voix il dépare le morceau. Réfléchis-y. Je ne t'en aurais pas parlé s'il ne m'avait pas déplu à première lecture (maintenant il me plaît) et surtout si je n'y voyais une influence directe de Francis Jammes.

Amour :

Je me sentais perdu et désorienté

" désorienté " n'est il pas banal, surtout joint à " perdu ", et rend-il exactement l'idée que tu voulais exprimer, ou plutôt n'y aurait-il pas un autre mot moins banal qui la rendît si bien que lui.

Mais il est un mot pour lequel je veux te reprendre plus fortement :

Un spleen amer navrait mon cœur saumâtrement.

J'avais l'impression que ce mot " saumâtrement ", tu l'as mis ici sans y réfléchir, d'une façon quelconque. D'ailleurs mille mots à cette place feraient mieux que lui pour donner de la force à ta pensée.

J'avais envie aussi de t'attaquer à propos de

Je m'en allais seul et mornement

Cet adverbe m'ennuyait, mais je crois qu'il va très bien en cet endroit. *A la bien-aimée et Consolation* sont très purs.

Tu vois que ce que je dis est infime, et il est

très possible que j'aie absolument tort ; j'ai voulu te le signaler par acquit de conscience pour que tu réexerces ta pensée sur ces mots et les juges. Je ne veux pas te dire, par exemple, tout ce que j'admire d'une façon absolue ni ce que j'y trouve de joliment original. Il y en aurait pour dix pages. Je te remercie beaucoup de m'avoir copié ces vers ; sache que j'y ai trouvé un plaisir larmoyant et mélancolique qui est pour moi le plus grand des plaisirs.

— Les vers de Jammes au dernier *Coq* sont des chefs-d'œuvre. Il y a peu d'œuvres aussi émues que celle-là. C'est naïf, c'est profond, c'est très souvent parfait. Depuis longtemps je n'avais pas lu un si beau poème. De telles choses classent un artiste.

. . . .

VIII

26 mars 1897.

. . . .

— Depuis que tu es parti, j'ai eu des nerfs aigus, une agitation, je dormais à peine, des crampes me réveillaient, puis sommeil de fièvre, léger et fatigant. Tout va mieux maintenant, le calme est bien doux. J'ai travaillé presque tous les

soirs à mon conte, les phrases ont du mal à jaillir, elles sont courtes parce que ma pensée était courte et fiévreuse. Mais c'est si bon d'écrire avec sa vie. — A quoi travailles-tu ? Je te le rappelle, quand tu auras fait des choses qui te plaisent, envoie-les-moi. J'en ferai autant à ton égard, d'ailleurs. — Sais-tu qu'il y a de fort belles pages dans les *Heures Harmonieuses* et une force de jolis sentiments qui représente bien toute ta vie très ardente.

. . . .

— Et, ah ! J'ai entendu dimanche dernier le troisième acte de *Siegfried* avec la Kutscherra. C'est fou de beauté. On est pris par tous les sens. On ne peut pas réfléchir, on est une épave humaine que viennent faire ballotter tous ces chocs de musique. Je l'entendrai dimanche prochain encore. Ah ! c'est à en mourir.

. . . .

IX

15 avril 1897.

Mon ami bien-aimé,

Voici longtemps que je ne t'ai pas écrit : il doit bien y avoir quinze jours, j'en ai eu peur comme d'un signe de refroidissement dans notre amitié.

Mais non. Car tous ces jours, ce soir surtout, il y a eu des monologues de ma pensée qui étaient des dialogues avec toi. Un vent cinglant allait dans les rues, il faisait froid, mille passants indifférents ou détestés m'entouraient, et j'étais triste d'être seul. Alors, toutes mes tristesses sont venues en phrases dans mon cerveau, et je te les ai adressées. Je t'adresse de même mes bonheurs et mes joies, dans ces jours de soleil, de ciel et de feuilles. Il y en a eu de délicieux, vers le midi, le long des quais alors que des jeunes filles passaient, et que des petits enfants jouaient. J'en revois un tout petit qui était avec une vieille femme toute ridée, toute lasse, presque abêtie de vieillesse. Elle était assise sur un banc. Il l'appelait sa marraine et voulait la faire lever pour lui montrer quelque chose sur l'eau. La vieille était très douce ; à la fin elle s'est levée et a regardé pour faire plaisir au petit. C'était délicieux. Oh ! les vieilles qui vont mourir, et les tout petits enfants sont les plus douces choses du monde ! Ils ont des tendresses et des regards ! Ils ne songent pas au tracas de la vie, ils ne savent pas qu'il en existe, et tout leur cœur et tout leur cerveau ne contient que de la tendresse. — J'ai pensé à toi, je t'ai vu comprendre ces choses, les yeux humides, et le cœur troublé.

. . . .

X

7 mai 1897.

. . . .

— J'ai été très ému aussi du départ d'un de mes amis pour la Grèce. C'est un garçon génial plein d'une volonté si ardente que c'en est de la névrose. Il cause avec une éloquence qu'aucun homme ne possède. Il dit des phrases plus longues, plus roulantes et plus pompeuses que celles qu'écrit Bouhélier. Nous nous étions séparés, car nos tempéraments ne sympathisaient pas ; il est revenu me voir plusieurs fois avant son départ, et j'ai senti renaître cette amitié d'estime et d'admiration que j'ai pour lui. Il part comme volontaire, avec une centaine de jeunes gens. Sans doute, il sera tué, les Turcs le prendront et quels supplices, mon Dieu ! Ce qu'il fait est très beau. Je me demande parfois si nous, en présence de certaines circonstances, nous n'avons pas autre chose à faire que des écrits d'innocence et de joie pour le printemps.

. . . .

XI

16 mai 1897.

Mon ami bien-aimé,

J'ai eu aujourd'hui un dimanche de paix. Tout le soir, le ciel était voilé de nues blanches et grises si douces qu'elles rendent l'âme très heureuse ; il faisait tiède, et je lisais des choses philosophiques qui produisaient un drôle d'effet dans ma tête. Puis j'ai pris Jean-Jacques et j'ai lu ces mille scènes des premiers temps de sa vie : oh ! quelle piété, quelle bonté, quelle grâce et quelle mélancolie. Ces femmes charmantes sont mortes, leurs yeux, leurs cheveux, leurs lèvres ne sont plus rien : il les aimait en cette époque légère où il vécut, elles devaient être toutes mignonnes et précieuses avec leurs cheveux cendrés. Elles menaient une toute petite vie d'amour léger, et la nature autour d'elles était bien plus charmante qu'aujourd'hui. Je pensais à ces choses bien tendrement, j'étais un peu ivre de mélancolie. — Puis on m'a apporté des gâteaux que m'envoyait ma sœur, je les ai mangés avec ravissement, mon estomac devenait un peu malade de ces sucreries et mon cœur devenait malade de bonté. — Je suis allé le long des quais tranquilles pleins d'arbres aux feuilles agitées ; il y avait toujours ce ciel ; je suis resté

longtemps à voir couler l'eau, à regarder les feuilles et le ciel, et j'ai pensé à toi. Si tu avais été ici, nous nous serions dit des mots de ravissement. Devant ce paysage pur, par cet état d'esprit qui aurait été le nôtre nous aurions été plus heureux que jamais. Se donner la main en ces soirs de printemps, se parler de son cœur, de ses émois d'aujourd'hui, de son enfance, ah ! si nous pouvions faire cela ! Voici plus de deux mois que nous avons été ensemble pendant quelques jours, j'ai rencontré des gens que nous avions vus ensemble, mais toi que j'aime, je ne t'ai pas revu.

. . . .

XII

30 mai 1897.

. . . .

Je n'ai pas beaucoup lu ces derniers temps. Un peu de Saint-Simon qui est un bien méchant homme, mais il m'a fait songer tristement à la vie glorieuse et si petite du temps du Grand Roi.

. . . .

Lumet t'enverra prochainement son livre qui est fort beau et que tu aimeras certainement. Pour le moment, il a des projets grandioses : nous allons faire dans plusieurs salles des faubourgs des

conférences, des lectures d'éducation du peuple (Michelet, Lamennais, Veuillot, etc...). Bauer doit nous donner les acteurs que nous désirerons, et il est pas mal emballé pour ce projet. Prod'homme a aménagé un orchestre. Quant à moi, cela ne m'inspire pas énormément ; je suis le mouvement, voilà tout. Peut-être n'est-ce pas en ma faveur, mais j'aimerais beaucoup mieux rester toujours chez moi à penser à ce que je veux écrire.

Et à ce propos, croirais-tu que ce conte dont je t'ai parlé voilà si longtemps, et qui doit être dédié à Elskamp, n'est pas encore terminé ? Mes récentes sorties m'ont bouleversé les sentiments et j'ai dû recommencer quatre fois la fin. Et elle ne me plaît pas encore. J'espère pourtant ces jours-ci.

— Je n'ai pas pu aller voir Verhaeren. Est-il encore à Paris ? Dis-le-moi, car j'ai l'intention d'aller chez lui.

. . . .

XIII

18 juin 1897.

. . . .

Tes lettres me font un bien infini. Je les lis, je les relis, je les adore, et tout le long du jour j'ai de la gaieté et je sens en mes yeux un éclat de joie.

Mais ne t'avise pas, je t'en prie, d'être froid ou méchant un jour où tu m'écriras, car j'en souffrirais infiniment. Je deviens délicat, il est des choses qui me font une douleur physique. Quand je lis des livres, un mot, un simple mot qui n'est pas en harmonie avec la phrase, me blesse terriblement. Il y a des irritations qui me courent le long des bras, et si cela continue, voici venir le temps où je jetterai un livre par la fenêtre avec brutalité, quand il serait beau, parce qu'un simple mot me froisse. Et pense alors si tes lettres n'étaient plus tendres que j'en saignerais.

Il ne faut pas m'en vouloir, mon cher Henri, de te dire ces choses. J'ai des crises mentales très dures. Pourtant, ce soir, je suis bien heureux en pensant à toi. Il y a tout ce vent horrible du dehors qui court dans l'espace comme une bête méchante, et ce ciel avec de grands pans de nuages, mornes, arides. Mais ma lampe, ma table et ma solitude sont heureuses. J'ai pensé à mon conte, qui sera un roman assez long, d'ailleurs, et j'étais calme, si tranquille qu'il me semblait être seul au monde. Puis j'ai relu ta dernière lettre et vu ton portrait. Je l'aime davantage encore, parce que tu as gardé ton chapeau, tu penches la tête et tu as l'air malade.

. . . .

Je t'avais annoncé l'envoi de mon paquet de livres pour bientôt. Peut-être ne les recevras-tu pas avant une dizaine de jours. J'adresserai rue de

Brabant. A ce sujet ne pourrais-tu me donner l'adresse de : Henri Bataille, Chr. Beck, Herold, Fontainas, Gregh, Louys, Hugues Rebell. Il est singulier qu'habitant Paris, je sois obligé de demander ces adresses à Bruxelles.

Tâche de me copier des choses et de m'envoyer des photographies. Je te copierai mon conte, quand j'aurai le temps, mais il est très long, il peut se faire que tu attendes longtemps. Je crois d'ailleurs qu'il te plaira car il me plaît beaucoup.

J'ai lu le livre de Ghéon[1]. C'est frais et touchant. Je l'ai lu par un matin tiède, de bonne heure, avec une âme lavée par le sommeil, et ces *Aubes* entraient en mon cœur comme des aubes de toutes petites villes très bonnes et enfantines. C'est peu important, comme tu dis, mais il y a là une poésie innocente qui est peut-être celle que je préfère.

Ce sera délicieux de m'envoyer ton carnet quand il sera fini. Je vivrai ces derniers temps avec toi.

Je ne veux pas t'écrire plus longtemps aujourd'hui, mon bien cher Henri. Peut-être demain j'ajouterai quelque chose, si je trouve un instant dans la matinée.

Je t'aime infiniment, et je t'embrasse en songeant à cette joie délicate que j'aurais à te voir ici, à passer mon bras sous le tien, à sentir ta vie à côté de la mienne.

ton Louis.

[1] Il s'agit ici des *Chansons d'Aube*.

Dis à Albert que je l'aime beaucoup aussi. Ce que tu m'as dit de lui m'a touché, il est très bon, très sensitif et doux ainsi que tous les êtres simples et tendres que j'aime, et ils ne sont pas très nombreux : mes parents et toi.

Quand donc enfin paraît le *Coq Rouge ?*

XIV

30 juillet 1897.

Mon ami bien-aimé, il y a longtemps déjà que je ne t'ai pas écrit une longue lettre, et c'est dire qu'il y a longtemps que je me le reproche. Il y a eu des soirs où j'étais inerte, avec un vide absolu dans la tête, et d'autres soirs où je sortais et je rentrais avec une telle lassitude morale que je dormais comme une bête. J'ai fait plusieurs nuits de douze heures de sommeil, et maintenant c'est une habitude prise : hier, comme je m'étais couché tard, je me suis réveillé seulement ce matin à onze heures. J'éprouve un grand engourdissement et cela vaut mieux parce qu'alors je ne souffre pas.

Sinon la souffrance m'est devenue comme une manie, presque comme une pause. Il me semble parfois que j'ai la poitrine comme une grande

plaie. Toutes les choses belles : le vent dans les feuilles, le ciel, la nuit, me font souffrir davantage : Je n'ai pas d'amour. Je deviens amer, je dis du mal de tout le monde, je me fais une réputation de rosse, je me réjouis de tout le mal qui arrive. Je dévore les faits-divers des journaux et je me réjouis des drames passionnels. J'en suis au passage de mon roman où la jeune fille est naïve et voit l'amour tout beau, or j'ai mille peines à être ému comme il le faut pour écrire ; des phrases extasiées me seraient venues en d'autres temps au lieu de ces phrases froides.

Je te disais aussi que la souffrance m'est devenue une pause. Il y a des moments où je n'ai pas de tristesse au cœur et où je me surprends avec des mines de jeune homme fatigué qui sont fausses et me dégoûtent. Oh ! mon Dieu ! c'est bien triste d'être ainsi, de ne plus rien aimer.

. . . .

Je viens de lire l'*Education sentimentale* de Flaubert, que je ne connaissais pas. Mais, c'est à s'en rouler par terre de désespoir. Ah ! pauvre Frédéric, cette vie inepte, et cet amour de toute sa vie pour une femme qu'il n'a pas, cet amour ridicule, qui me fait ricaner de désespoir. Et surtout, ce pauvre Flaubert qui avait tant de tristesses au cœur que seul le rêve lui paraissait beau ! C'est à croire qu'il y a un merveilleux concours de fatalités pour arrêter le bonheur. Pour mon compte je ne crois plus à rien qu'à des rouages imbéciles qui tournent

en moi, de plus en plus mal, et finissent par broyer ma chair, et s'en réjouissent. Je crois à un Dieu méchant qui me persécute. Si je songe à l'avenir, je me demande si le progrès de mes mélancolies va se poursuivre, et alors il m'apparaît bien impossible d'arriver à vivre jusqu'à trente ans. Je pense à un passage de tes notes où tu dis : Je me tuerais comme un rien, ce soir. Je suis très souvent dans le même état. Rien de la vie ne me réjouit : A quoi bon aller voir tel monsieur, cela ne m'empêchera pas de m'ennuyer ; à quoi bon aimer telle femme, elle ne m'aimera jamais ; à quoi bon faire quoi que ce soit, du moment que j'ai été mis au monde pour le malheur ? Tous les gestes, toutes les actions m'apparaissent comme des grimaces. Je déteste les femmes en bloc, je voudrais qu'elles crèvent comme des garces. J'en vois autour de moi qui font des mines, qui s'appuient aux bras des hommes en faisant le petit enfant las, qui parlent avec un son de voix pleurard et câlin comme les enfants encore, et je trouve qu'elles contrefont l'innocence et l'ingénuité, et c'est impie, car il y a des choses sacrées. Je voudrais leur faire du mal. Une phrase de Poe habite en moi : " Mon âme est malade, malade jusqu'à la mort même des vanités creuses et résonnantes de la terre peuplée. "

. . . .

Je finis cette lettre. Il y a eu un temps où je t'aurais écrit toute la nuit, avec un enthousiasme

croissant. Ce soir, je suis déjà las comme si j'avais dévidé tout l'écheveau d'amitié que je possède.

. . . .

XV

Jeudi.

Mon ami bien-aimé, je viens de relire ta lettre, c'est plein de conseils que j'aime, qui m'attendrissent. Il y a des choses qui se sont élancées dans mon cœur, et leur souvenir me sera toujours cher. Tu es bon, ta joie ou tes peines ne t'empêchent pas de compatir aux miennes, je t'en remercie. J'aurais voulu t'écrire tout de suite, mais je suis toujours très las, très mou, même physiquement. Penser m'est une grande peine : il est très rare que je trouve encore mes extases de jadis. Vraiment, j'ai un fonds douloureux qui remonte et me rend mauvais. C'est curieux comme je pense du mal de tout le monde, en bloc, ou en détail. J'aime aussi dire du mal, agacer les gens, me moquer d'eux.

Un stupide individu, qui rendait compte de mon livre dans la *Revue Septentrionale* en prétendant que j'étais un infect personnage dénaturé et qu'il fallait brûler du sucre après m'avoir lu, m'a mis dans des colères rouges. J'ai juré de me venger de lui. Il est bien certain que si je le

rencontrais je lui cognerais dessus furieusement. Je le verrais souffrir avec mille délices.

D'autre part je m'inquiète parce qu'on ne parle pas assez de moi. J'éprouve ce que tu nommais la "conspiration du silence". Je suis parvenu un peu à étouffer ces sentiments, mais il y a des moments où je les sens gronder furieusement en moi.

Pendant que j'y songe, tu as dû recevoir mon conte. Il importe sérieusement que tu le lises pour me dire ce que tu en penses, car j'ai des doutes terribles : ce que j'écris devient compliqué, il me semble, et donc ça n'est plus clair, et il est difficile au lecteur de sentir les émotions avec moi, n'est-ce pas ?

. . . .

...Viendras-tu en octobre comme tu me l'avais dit ? Il le faudrait, et que tu puisses rester longtemps, nous nous attendririons sur toutes les choses. Comme tu le dis, tu me retaperais, mais surtout nous verrions combien les élans tendres de notre cœur se ressemblent, si tu avais des sensations que je ne ressente pas, j'aurais assez d'amitié pour toi jusqu'à effacer mes sensations propres et à mouler mon cœur sur le tien et lui faire éprouver tes sensations.

Quand je vais être bien tranquille à la campagne, il me viendra mille pensées de toi. Et de même que tu me disais regretter, lorsqu'il y a quelque chose de beau ou de bon, ne pouvoir me le faire

goûter, je regretterai ne pas pouvoir te montrer mes cieux, mes arbres, mon village, ma maison et te faire manger les bonnes choses que fera maman.

Mon Dieu ! que je voudrais donc être parti ! Si tu trouves Paris beau à distance, je t'assure que cet été je le trouve affreux. Sais-tu que les marronniers n'ont plus de feuilles, et les platanes aussi. Ce que j'aime le mieux au monde : les feuillages, n'existe plus, et je souffre de tout mon cœur au milieu de ces paysages de pierre. Il semble que les maisons à six étages pèsent sur mon crâne, — et les monuments, même Notre-Dame, ne me consolent pas de ma forêt sublime qui est là-bas, bien loin de Paris. La Seine est un fleuve affreux, jaune sale, vert sale, souillé de mille immondices, et elle a l'air vicieux comme une de ces Parisiennes pourries et bien habillées que je déteste plus que toutes choses. Pendant qu'on respire le parfum des fleurs à la campagne, on respire à Paris l'odeur des égouts. Pendant qu'on mange du laitage et des fruits très doux, je mange ici des cuisines affreuses qui me répugnent. La nuit est pleine de bruits. Tu ne sais pas quelle bonne volonté il faut dépenser pour poursuivre ses rêves et son travail. Il fait un temps de pluie, de soleil, de sueur, à crever. J'espère aller mieux bientôt parce que Prod'homme qui part pour deux mois me laisse sa clef et il habite une délicieuse rue de silence derrière la butte Montmartre où

il y a des couchers de soleil plus beaux que ceux de mon pays.

. . . .

XVI

24 août 1897.

. . . .

Je travaille à mon roman, et la première partie, c'est-à-dire un quart du tout, est terminée. Je l'emporterai pour te la lire, il y a des choses qui me plaisent, mais beaucoup plus qui m'inquiètent. Vraiment, je n'ai pas suffisamment d'esprit de suite, ni assez de mémoire de mes premières conceptions.

Je me suis un peu promené ces jours-ci, et toujours en pensant à toi. Mais alors Paris, le ciel et la Seine et les arbres au vent étaient très beaux. Ce soir, après la tombée de la nuit, il y avait une Seine d'un bleu-vert toute vivante et frileuse. Les grands bateaux avec leurs feux en s'y promenant comme de grandes bêtes agiles y mettaient des reflets blancs et rouges couleur de gloire, de sang et d'incendie. Les arbres arrosés bruissaient, se pliaient, agitaient infiniment leurs feuilles, ce qui me faisait croire que le temps était froid, qu'il y avait aussi beaucoup de grands vents semblables

dans la Vie, et que le bonheur consistait à habiter dans une petite province une maison avec des rideaux blancs, auprès d'une famille très calme, avec des livres.

J'ai lu toutes sortes de choses pendant ces derniers jours : les *Travailleurs de la mer*, d'Hugo : un bouquin prodigieux, rasoir et doux. Il y a des choses d'amour à la fin qui chantent comme des romances et qui sont grandes et bleues comme le ciel. Du Leconte de Lisle qui a été ma passion folle, épileptique, au collège, et que j'aime encore passionnément. Connais-tu *Qaïn ?* Je ne sais, dans aucune langue humaine, un poème aussi furieux, aussi hautain. Je suis en train de lire *Wilhelm Meister* qui est bien l'un des livres les plus embêtants et les plus beaux.

Je ne vois personne, tous mes camarades, tous mes amis sont en congé. Pour tuer le temps en attendant mardi je vais lire des tas de choses. Je voudrais trouver un gros roman d'aventures et le potasser pendant toute une semaine. J'aime ces choses, et je n'en lis jamais parce qu'elles me passionnent tant que j'en deviendrais fou. J'élèverais volontiers un autel à Ponson du Terrail et Adolphe d'Ennery, mais tu sais bien, mon ami, que j'en élèverais plus volontiers encore, et de très beaux, à toi, à Jammes et à Max.

. . . .

XVII

Cérilly (Allier)

8 septembre 1897.

Mon ami bien-aimé, je t'écris de ma petite chambre de province pure et douce et un peu vieillotte maintenant, comme moi-même. Mais il y a autour de moi les mêmes bruits que jadis. Mon père travaille en bas, son bruit est très joli et chanteur. Au loin, j'entends des bruits d'enclume, des frémissements de vent dans des feuilles luisantes, quelques aboiements. Hier matin une poule a chanté toute la matinée, et c'était délicieux, d'un petit chant parfois plaintif et presque endormi, et d'autres fois très net, très vivant. Et puis la grosse horloge de la mairie sonnait les heures avec une lenteur qu'on ne connaît qu'aux villages, parce que la vie y est traînante et infiniment longue. J'ai écouté toutes ces choses, mon cher ami, en songeant que j'aurais à te les raconter ; je les écoutais bien un peu pour moi-même, mais surtout pour toi.

. . . .

XVIII

25 septembre 1897.

Mon ami bien-aimé, je suis rentré à Paris jeudi matin et je ne pourrai jamais t'exprimer combien c'était triste et combien je souffre. Hier, j'ai pleuré comme une bête, j'ai pleuré avec délices, et aujourd'hui si je n'étais pas au bureau quand je t'écris, je pleurerais encore de tout mon cœur. Il y aurait une grande joie, parce que pleurer me décharge de toutes mes douleurs, et en somme me rend très heureux.

Je ne puis pas oublier mon départ de mercredi soir. Il faisait un beau ciel pommelé d'automne, et l'air était doux, que j'aurais voulu m'y fondre. Maman et moi nous avions pris l'avance sur la voiture que je devais prendre, et je ne sais plus si nous causions, mais nos cœurs étaient émus, nous nous regardions pour nous souvenir plus longtemps de nos visages, nous nous donnions le bras, nous marchions doucement en regardant en arrière. Tout à coup nous avons vu venir la voiture, elle grossissait, s'approchait, devenait triste comme mon départ, puis il a fallu que nous nous embrassions bien vite, que je monte et que je parte. Nous nous sommes regardés le long de la grande route droite, maman décrois-

sait, devenait une petite tache, parfois elle se retournait pour me voir, puis elle s'est confondue avec les détails de la rue, et à un tournant je ne l'ai plus revue. Je cramponnais mes mains à des objets pour ne pas éclater en sanglots, et tout congestionné, triste et malade, chaque tour de roue me faisait bien du mal.

Ensuite le beau paysage de la forêt qui était un paysage de chez moi m'a un peu distrait par ses arbres rouillés, par ses eaux noires et son air joli et silencieux que je voudrais toujours respirer. Mais cela ne me rendait pas les miens, et une fois dans le train, les veines de ma poitrine qui battaient fort me faisaient croire que j'allais étouffer. Et je l'aurais désiré, car où était la joie qui m'attendait au bout de mon voyage, y avait-il un bonheur quelconque que je désirais ? Il faudrait recommencer le bureau, puis le travail littéraire sans but, presque sans espoir, il faudrait s'attabler à des restaurants, manger pour vivre, boire, aller dans des rues bruyantes, écouter les voyous des rues, voir des femmes fardées, ridicules et ignobles, qu'elles fussent honnêtes ou non, il faudrait fréquenter des gens, et qu'ils me sont donc indifférents si je les compare aux deux chers vieux que j'ai laissés si tristes dans mon village.

Tous ces jours, à chaque heure, ma grande joie est de recomposer leur vie. Je me lève le matin, ils ont fini de déjeuner, maman balaie, mon père travaille, la petite maison est paisible et claire,

les petits enfants jouent, viennent, causent. Il est midi, ils déjeunent tous deux, ils causent, ils sont tristes, l'heure s'écoule lentement en attendant l'année prochaine où nous nous reverrons. Et le soir, surtout, où il y a encore plus de silence, où l'heure est encore plus longue et plus paisible. Il ne se passe aucun événement, la vie est la même depuis toujours, le temps a eu toujours cette couleur, on a toujours fait la même besogne, on a toujours été de cette même façon heureux, calme et ennuyé. Je les revois le soir à l'heure de la soupe, au moment du coucher, pendant leur sommeil. L'un d'eux aura rêvé telle chose de moi.

C'est peut-être un malheur qui va m'arriver. Tu ne peux pas savoir comme c'est triste, mon ami, et comme j'ai envie de pleurer. Je me fous de la littérature. Je voudrais vivre jusqu'à la fin dans cette petite ville de province, auprès d'eux, à m'ennuyer et à les sentir vivre et passer. Je me fous des femmes, je les hais, je voudrais les mordre, et qu'elles en crèvent, je voudrais que Paris n'existe pas. Peut-être que je serais heureux partout ailleurs qu'à Paris. Je voudrais que le monde crève aussi, comme une bête pourrie. Mais surtout, je voudrais que Dieu existe, qu'il fût bon, et qu'il y eût un autre monde. On s'y retrouverait, pour toujours, on aurait des corps et des visages pour s'embrasser, des lèvres pour se sourire, des yeux pour se voir, et ce serait éternel. Oh ! comme je voudrais que Dieu existe ! On se quitte,

on se voit une fois par an. Il viendra une fois qui sera la dernière, puis on ira pourrir dans la terre. S'il y avait un autre monde pour ceux qui se sont aimés, et si l'on en était sûr, toutes ces douleurs terrestres n'auraient pas d'importance, la vie serait toute en joies et la mort serait le plus bel acte de la vie.

Je suis trop souffrant. Il faut me pardonner les choses que j'ai dites. Je suis malade. Toutes les déveines m'accablent. Pendant mes vacances, j'aurais voulu aller dans la campagne et la forêt pour rencontrer des émotions de nature que j'eusse aimées jusqu'à ma mort. Il m'est venu une glande au-dessus de l'aine qu'il a fallu badigeonner de teinture d'iode. Elle me faisait mal, et la marche m'était défendue. J'ai passé mes vacances assis, avec des courbatures et des maux de tête. Peut-être est-ce ceci qui les a faites si douces. Je ne suis pas guéri encore, quoique j'aille mieux, mais enfin ma glande pourrait suppurer, percer, me causer des ennuis. Parfois je souhaite qu'il en soit ainsi, pourvu que je sois obligé de prendre du repos et d'aller me faire soigner chez moi.

Ma sœur est dangereusement malade, si triste, si lasse, et ses idées noires nous faisaient beaucoup de peine. Je ne sais pas quand elle sera guérie. J'ai peur, nous avions de telles larmes aux yeux en nous quittant, l'avenir était si noir.

J'aurais dû, mon ami bien-aimé, t'écrire une lettre forte qui t'aurait donné du courage au

travail. Pardonne-moi, écris-moi tout de suite, tu me feras du bien. Je t'aime comme jamais. Ton portrait que j'ai me plaît, m'émeut, je le regarde comme je te regardais pendant ce dernier quart d'heure que nous avons vécu à Bruxelles, où nous avions des larmes et des sourires dans la peau. Je donnerais tout pour t'avoir auprès de moi. Je t'aime profondément. Tu es le seul homme qui m'aime et me comprenne. Ce n'est pas d'ailleurs pour cela que je t'aime, mais parce que tu es infiniment bon, que tu souffres, et que tu as une de ces vies claires, rêveuses et tendres que j'aimerais avoir.

Je t'embrasse.

Louis.

XIX

15 octobre 1897.

Mon ami bien-aimé, je fume une petite pipe en merisier très laide et gauche que j'aime pour sa simplicité et sa laideur, et qui me rappelle un peu les forgerons de village, noirs, avec des mains calleuses. Je l'aime parce qu'elle est bonne comme l'âme de ces forgerons et parce qu'elle me fait penser à ceux que j'aime, toi et les miens.

. . . .

Il y a un ciel miraculeux ici, bleu ténu et blanc léger, j'en ai l'âme très fine et mélancolique. Il faudrait que je puisse sortir dans la campagne pour voir les feuilles jaunes et les herbes fanées, mais Paris est le lieu du monde le plus laid. Pourtant, des fenêtres de mon bureau où je t'écris cette lettre, je vois des platanes qui me consolent. Ils sont semblables à de gros raisins trop mûrs avec leurs feuilles dorées et tremblantes, et m'évoquent des coins de campagne. Je suis allé me promener dimanche dernier le long des fortifications et quelque peu dans la banlieue où il y a des arbres et des champs, mais l'odeur des fritures en plein air et la présence d'immondes voyous de Paris gâte toute l'illusion qu'on voudrait garder. Oh ! comme j'aime la campagne, et que les forêts et les champs me paraissent plus beaux que le Louvre et Notre-Dame ! Si je gagnais un peu d'argent, j'irais m'enfermer dans ma province, et fumant des pipes, regardant les choses, je serais si heureux que j'en viendrais à croire qu'il y a un Dieu qui me bénit. Je m'y marierais, je te l'ai dit, ma vie s'écoulerait loin de Paris, je pourrais écrire de beaux livres parce que ma vie y serait toute. J'aurais des pensées infinies, je lirais, je rêverais, je vivrais, je regarderais vivre, mon cœur serait tendre, et je te dis que j'écrirais des livres d'une tendresse fort belle.

Ici, je ne sais pas, il y a trop de bruit, et trop d'êtres qui m'agacent. Le soir, dans ma chambre,

j'ai écrit tous les jours de cette semaine des pages qui ne me satisfont pas complètement, parce que si les phrases y sont parfois harmonieuses et solides, du moins elles n'ont pas cette légèreté émue qu'il leur faudrait dans ce roman que je compose. J'ai bien peur que ce que je t'en ai lu soit la seule chose à peu près sentie. En attendant, je vais travailler, mais le travail est assez morose lorsqu'on n'en est pas content. Je me suis couché très heureux tous ces soirs, parce que j'espérais le lendemain être réveillé par une longue lettre de toi qui se glisserait sous ma porte; il n'en a rien été jusqu'ici, sans doute parce que l'approche de ton examen t'oblige à travailler beaucoup. Je te rappelle que, dès que tu l'auras passé, il faudra m'annoncer le résultat. J'espère que tu seras reçu, et l'argent qui tombera dans tes poches, et les loisirs que tu auras vont faire de toi un jeune homme très enviable.

Je pense aussi être augmenté au mois de janvier. Cette chère Administration me donnera 1800 francs par an. Si on en déduit la retenue pour la retraite et si on ajoute mes heures supplémentaires, il en résulte que je toucherai effectivement 160 francs par mois. C'est ainsi que se réalisera le grand rêve de ma vie, gagner 1800 francs par an. Quand j'étais au lycée, cela me semblait un grand bonheur. Parfois je compulsais des programmes d'examens où on indiquait des appointements. Quand je voyais ce chiffre de 1800 francs, ma

pensée s'y arrêtait, je ne souhaitais plus rien que la continuation éternelle de ces appointements qui m'assureraient beaucoup de bonheur en ce monde ! O jeunesse, et maintenant encore, je voudrais que le temps passe vite en attendant le mois de janvier, et il me semble que je vais faire des économies.

. . . .

J'ai reçu dimanche une lettre de Max[1] qui m'a causé de grands plaisirs, il m'y disait son âme toute simple, et je le mets dans le fond de mon cœur, dans le rang de mes amis. Quand vont paraître les *Enluminures*, et quand va paraître aussi votre revue ? As-tu un titre ?

Je te quitte. Je vais fumer une cigarette, et dans une demi-heure il va falloir que je fouille des paperasses. Métier béni ! Quand on a de jolies phrases dans la tête et qu'on pourrait les écrire, il faut s'enfoncer des imbécillités dans le crâne, et encore que l'intelligence n'y participe, il n'en est pas moins vrai que ça fait l'effet d'un amas d'imbécillités qui étouffe. Ecris-moi bien vite. Je t'aime de tout mon cœur, dis-moi si tu as envoyé *Episode* à la *Revue Blanche*, je voudrais bien l'avoir, parce que ce sera une nouvelle chose de toi, les anciens livres sont jolis et j'y ai mis toutes mes pensées, mais le nouveau sera plus beau, et ça fera un nouveau livre de toi que j'ornerai avec mon cœur pour qu'en le voyant il me rappelle, et

[1] Elskamp.

Bruxelles, et ton visage, et notre tendresse, et cette chère émotion avec laquelle tu me le lisais à Saint-Job dans le jardin où il avait encore des fleurs.

Je t'embrasse.

Louis.

XX

2 novembre 1897.

. . . .

J'ai passé ces derniers temps des jours assez vagues. Les plus beaux instants de ma vie ont été des pipes. J'avais une pipe en merisier dont je t'ai parlé. J'ai maintenant une autre pipe en merisier qui est énorme, une pipe en bois vulgaire qui est mauvaise et depuis ce matin une pipe à fourneau en écume et à tuyau en bois qui est si bonne qu'il me semble fumer du tabac belge. C'est exquis de rêvasser en la tenant à la main où la forme se moule. A chaque bouffée de fumée qui sort on croirait que c'est une pensée qui naît. Elle me rend sérieux et grave autant qu'un père de famille qui a des responsabilités, et je l'aime autant qu'une petite femme. Mon grand désespoir est de ne pouvoir la tenir dans mes bras pendant la nuit.

. . . .

XXI

11 novembre 1897.

Mon ami bien-aimé, j'en pleurerais de ne pouvoir te faire ce plaisir qui serait aussi le mien. Non, vois-tu, et pour mille raisons, il vaut mieux que je n'aille pas à Bruxelles. Songe que je suis ici casé pour toute ma vie, tranquillement, dans une administration et que mes parents qui le savent en sont très heureux. Si je la quittais pour un temps, quoique je leur en explique longuement les causes, ils ne les comprendraient pas, croiraient à un coup de tête et seraient désolés comme jamais ils ne l'ont été. Je suis jeune et égoïste comme tous les jeunes gens le sont un peu à l'égard de leurs parents, mais je ne voudrais pour rien au monde, moi qui suis leur grande joie, troubler leur pauvre existence calme. Et puis les démarches pour obtenir mon congé seraient peut-être longues, la place que tu m'aurais trouvée aurait le temps d'être prise et reprise. D'autre part, je suis très paresseux aux besognes stupides des administrations, à la Ville où je suis, tous sont semblables et je ne fais que les imiter, mais dans le commerce, à Bruxelles, il faudrait que je travaille rudement tout le jour et je ne saurais pas m'y faire, et peut-

être me renverrait-on. Ça aurait été une bien belle chose. Nous aurions eu de jolis soirs comme jamais je n'en aurai à Paris, mais tu le vois maintenant il vaut mieux que je reste. Et puis, songe qu'il faudrait nous quitter, et quelle douleur serait la nôtre, à nous qui aurions vécu des mois ensemble. Il y aurait de quoi en mourir, puisque nos présences l'un à côté de l'autre seraient une condition de bonheur en ce monde. Plus tard, il est possible que l'un et l'autre nous gagnions de l'argent avec nos livres ou que par tout autre moyen nous puissions associer nos vies. Mais maintenant cela n'est pas possible.

. . . .

J'aime toutes les choses, mais j'aime surtout ce qui souffre. D'une belle jeune fille et de sa grand' mère, je préfère la grand'mère parce qu'elle est vieille, qu'elle souffre, et qu'elle va bientôt mourir. Je préfère la grand'mère, parce que, comme je te le disais, mon cœur s'est habitué à vivre dans une haute atmosphère où il y a surtout de la bonté. Il y a eu, tout l'été dernier, une aïeule qui installait sa chaise au soleil en face de mon bureau, en haut des marches de la rue François-Miron, elle chauffait son pauvre sang froid et son visage et ses cheveux blancs. Une fois sa petite-fille est venue près d'elle jouer, l'amuser, l'agacer. Oh ! mon ami, il fallait voir les gestes de défense de la vieille. Elle ne riait pas, elle se défendait de ce mouvement, avec un recul de son corps et de ses

membres et une crispation de son visage. C'était pitoyable. Mon cœur en saignait de tristesse, de bonté et de bonheur.

. . . .

Je travaille beaucoup. Ma *pauvre Marie*[1] devient désolée et je l'aime comme cette vieille grand'mère dont je te parlais. Il m'est si doux le soir de fumer la pipe en pensant à elle, et de m'entraîner pour qu'au moment où je prends la plume en main je sois en pleine extase. Je me promène par ma chambre, j'ouvre la fenêtre, je vois le reflet rose du gaz sur le ciel et le haut de Notre-Dame et je pense aux pensées de Marie, et je l'ai là à côté de moi, et je me lis mes phrases et je leur souris. Quel bonheur de sortir une créature de sa chair et de la faire connaître à de belles âmes pour qu'elles la comprennent.

Je me promène sur les quais de l'île Saint-Louis à midi où il y a du soleil et de la solitude. L'eau est verte et transparente comme doit l'être celle des grands fleuves de l'Afrique. Les bateaux ont des mouvements précis de grandes bêtes vivantes. Les maisons, les pavés, les parapets sont vieux. Je vois Notre-Dame de dos. Je l'ai vue, cachée par les feuilles jaunes des peupliers d'automne et belle, et éternelle. Je la vois derrière le reflet roux des branches dépouillées, vieille et neuve et solide et éternelle encore. Il y a du soleil blanc, le ciel

[1] *La bonne Madeleine et la pauvre Marie* (Editions de *La Plume*, 1898).

est presque blanc aussi, et mon cœur est alors très pur et très haut. C'est là que j'ai souvent pensé à toi. Tu ne connais pas ce coin qui est admirable, je te le ferai connaître quand tu viendras au printemps et tu verras si c'est merveilleux. On est loin de Paris, dans une ville de province morte. Pour un peu l'herbe pousserait entre les pavés. J'ai toujours pensé que Rennes ressemblait à cela.

. . . .

XXII

28 novembre 1897.

. . . .

L'histoire de cette pauvre X. est ennuyeuse et encore plus attristante. Il y a ici une question très délicate. Je te donne raison lorsque tu ne veux pas briser ta vie, mais le seul motif valable, c'est qu'elle en a eu d'autres avant et en même temps que toi. De grandes distances existent entre nos sentiments et notre conduite, ici tu agis selon tous les préceptes délicats de la morale, mais il y a d'autres cas voisins de celui-ci dans lesquels tu aurais commis une mauvaise action. Mets-toi en garde, je t'en prie, contre ces sortes de choses. Cette volonté que tu as d'être heureux est sublime, c'est pourquoi il ne faut pas qu'un de ces faits

absurdes vienne, ou briser ta vie, ou t'obliger à faire le mal.

Ce n'est pas un sermon que je te fais, je parle ainsi, parce que je veux franchement te dire l'opinion que j'ai de tes actes. Je t'aimerai tout autant que je t'aime, quoi que tu fasses, mais je voudrais ardemment que ta vie restât toujours pure comme maintenant. Il faudrait que notre amitié te servît à quelque chose dans la direction de ta conduite. Ma condition sociale n'est pas beaucoup supérieure à celle de X... Dis-toi toujours, s'il t'arrivait de commettre un enfantement sur une jeune fille pauvre et *pure* et de l'abandonner, que cela ressemblerait à l'action d'un Monsieur qui me ferait du mal et ne voudrait pas réparer ses torts parce qu'il est mon supérieur.

. . . .

XXIII

18 décembre 1897.

. . . .

...J'ai passé la soirée de lundi dernier avec D., et je l'ai vu, comme je le pressentais, enthousiasmé des choses qui me plaisent, mais quelles différences entre nous ! Je pensais à ce jeune homme, riche en somme, vêtu avec élégance, donnant de grands

soins à sa personne comme à son style, épris de choses d'art. Je me trouvais à ses côtés, mal habillé, désireux d'avoir l'air d'un homme simple, puisque mon cœur est simple, n'est-ce pas, écrivant avec des larmes aux yeux et polissant mes phrases non pas pour qu'elles soient savantes mais pour qu'elles soient émues, et si je trouvais belles les photographies de tableaux qu'il me montrait, je pensais néanmoins à des choses de la vie que je trouve plus belles encore. En m'interrogeant, sans parti pris, je me trouvais plus beau que lui devant la vie. Loin de moi la pensée de faire mon éloge, je connais très bien les qualités qui me manquent, et il y en a une bonne part que je n'acquerrai jamais. Mais je me trouvais supérieur à lui, même devant l'art, parce qu'il est un peu snob et comme tel plein de certaines modes actuelles qui passeront. Toi et moi nous sommes plus simples, nous avons une vie intérieure plus intense, et c'est notre caractère qui nous dictera nos livres, et c'est notre émotion qui les gonflera, les fera solides et bons parce qu'ils seront humains, éternellement. Et puis D. est trop cultivé. Il ne faut pas connaître trop de choses, ou bien alors il faut avoir un esprit diablement puissant. Anatole France est délicieux, il sait tout, il exprime tout, il est érudit même : c'est à cause de cela qu'il appartient à une race d'écrivains qui finit, c'est par là qu'il est la conclusion de la littérature du dix-neuvième siècle. Maintenant il faut des barbares. Il faut qu'on ait vécu très près de Dieu

sans l'avoir étudié dans les livres, il faut qu'on ait une vision de la vie naturelle, que l'on ait de la force, de la rage même. Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé. C'est aujourd'hui le commencement du temps de la passion. J'ignore si l'un et l'autre nous serons de grands écrivains, mais ce que je sais bien, c'est que nous appartenons à la race qui va naître, c'est que nous serons au moins l'un des petits prophètes très nombreux qui, peu de temps avant sa venue, annonçaient le Christ et prêchaient déjà selon sa doctrine.

J'ai lu l'*Idiot* de Dostoievsky. Voici l'œuvre d'un barbare. Toutes les questions humaines y sont agitées avec passion. Je ne connais pas dans notre littérature de livre aussi dense que celui-ci. Parfois c'est fou de beauté. La scène où le prince Muichkine raconte ce qu'il faisait avec les petits enfants de Suisse, la description de ses états de sensibilité avant la première attaque d'épilepsie, et son entrevue avec Rogogine, et le dernier chapitre, sont des choses monstrueuses et grandioses. Et ses personnages à la fois simples et compliqués, il est étonnant, comme tu le remarques dans tes notes, qu'on vive si bien avec eux. J'ai été très ému.

. . . .

J'ai reçu ce matin un portrait de mon père à trente-neuf ans, alors qu'il était plus fort et plus vivant qu'aujourd'hui ; je revois bien ce moment de son existence, quand ses cheveux n'étaient pas gris ni ses épaules pesantes. Je voudrais que tu le visses.

J'ai aussi un portrait de maman où elle a ses bons sourires et ses bons yeux brillants de vieille maman, et je l'aime. Quand tu viendras, je te montrerai ces choses, et je voudrais bien que tu comprennes leur vie de maintenant où ils se rendent heureux parce que ma sœur et moi nous sommes casés, et parce que leur petite bourse leur permettrait de vivre sans trop rien faire. Mon père travaille encore parce qu'il en a pris l'habitude, mais il cause souvent avec les voisines, il les fait rire, il est très drôle, il s'amuse comme un enfant avec les petits du cordonnier d'en face, il leur chante des chansons, il leur fait des niches, et c'est délicieux ! Maman, le soir, prend son bonnet gaufré qui a un ruban noir et coud auprès de la fenêtre, regarde dans la rue, cause, pense à nous, s'émeut, plisse ses lèvres de bonne femme attendrie. Il faudra que tu viennes là un jour. Tu verras mon père faire les sabots, et je t'affirme que c'est intéressant et gentil, tu verras maman coudre tranquillement. Devant chez nous il y a une brouette, — ne ris pas, elle est très belle ! — C'est là que nous nous asseyons chaque soir ; nous nous y asseoirons, nous regarderons une girouette et des cheminées que j'aime, de vieilles maisons coiffées de travers ; les jeunes filles de mon quartier, et elles sont nombreuses et jolies, remonteront de leur travail et tu verras qu'elles ont l'air simples et douces et que leur âme ressemble aux belles romances.

. . . .

XXIV

11 janvier 1898.

Mon ami bien aimé, tu as dû t'étonner de ce que je ne t'écrivais pas. Il y a eu beaucoup de motifs : d'abord tous mes chagrins aux environs du jour de l'an où j'étais seul comme un abandonné ; puis j'ai été malade. Cette glande qui m'avait fait souffrir en septembre dernier est revenue, s'est mise à suppurer, m'a fait souffrir, j'ai dû voir un médecin qui m'a fait mettre un emplâtre, et boire de l'iodure de potassium. Oh ! cet iodure de potassium qui me rend idiot ! Je ne peux plus penser, j'ai mal aux reins, je dors, le nez me pisse, les yeux me pleurent, j'ai dans la bouche un goût de cuivre. C'est à crever. Je ne sais pas comment je t'écris.

La visite de C. a été plus terrible encore que tous les iodures du monde. Quelle idée a eue D. de m'envoyer ce crétin ? Fâche-le sérieusement de ma part. Je ne veux plus revoir cet individu. J'avais l'intention de te raconter des choses drôles de sa naïveté qui est de la niaiserie, de te citer de ses mots délicieux d'imbécile. J'en parlerai dans mes Mémoires. Mais je suis trop indigné contre lui. Je l'ai subi plus d'une heure ce soir, avant de t'écrire cette lettre, et il m'a tant

rasé que je me suis demandé si je n'allais pas avoir une crise de nerfs ou si, furieux, je n'allais pas lui jeter ma lampe à la tête. Et dire que je l'ai eu sur le dos pendant cinq jours, nom de Dieu! Il est plein de cette mauvaise foi dans les discussions et de cette suffisance d'esprit qu'on ne rencontre que chez les prêtres. Il a des inintelligences de gâteux, des parti-pris d'idiot. C'est certainement l'homme de lettres le plus désagréable qu'il m'ait jamais été donné de voir. Il te dira sans doute que je suis un garçon charmant. J'te crois! je le laissais causer tout le temps. Il me tutoie déjà, mais s'il savait comme lui, sa bande et ses idées, je les hais! Il m'a enlevé d'un coup toutes les intentions qui auraient pu me prendre de me faire catholique. Je ne sais plus quoi dire, tellement je suis furieux. Je lui ai remis l'*Idiot* pour qu'il te le donne, mais je souhaite qu'il ne te rase pas autant qu'il m'a rasé.

. . . .

XXV

18 janvier 1898.

Mon ami bien aimé, il est bien triste que je ne t'aie pas écrit plus tôt. J'ai reçu de toi trois lettres très belles et qui m'ont attendri. Je t'assure que

ta lettre de bonne année m'a donné de la joie, j'aurais voulu tout de suite y répondre, mais j'étais trop triste. Ces jours de l'an que l'on passe seul contiennent de grandes amertumes. Je pensais à tous ceux que j'aurais dû voir, et je me sentais loin d'eux comme un abandonné. Des gens devaient venir me voir, j'attendais des paquets. Les gens ne sont pas venus et les paquets se sont perdus au chemin de fer. Et puis j'étais malade. Cette glande m'a beaucoup fait souffrir. Tu ne peux pas savoir quelle besogne dure c'était, que de mettre mes souliers. Je l'ai soignée, mais cet iodure de potassium m'affaiblit, me navre. Je ne sais pas si je suis guéri. J'ai souffert encore hier et aujourd'hui, ça a l'air de décroître, mais je ne sais pas si cette décroissance signifie la guérison ou si ces nouvelles douleurs signifient une aggravation du mal. Dans ce dernier cas, il faudrait qu'on me donne des coups de bistouri et que je garde le lit plusieurs jours, et je serais encore tout seul. Il est pénible que je sois à te raconter mon mal, alors que je voudrais te dire des paroles heureuses qui te fassent du bien. J'ai beaucoup pensé à toi, à travers mon abrutissement, et je t'aimais bien fort...

. . . .

Je ne voudrais pas me plaindre et t'attrister plus longtemps. Tu me reproches de ne pas assez te parler de ma vie, c'est parce qu'elle est toujours pareille. Je vais au même bureau, aux mêmes

heures, je regarde par la même fenêtre, je fais la même besogne, je rentre, je fume, je travaille, je m'ennuie, je lis, je dors. Voilà tout. Il ne m'arrive rien. Je voudrais avoir une aventure. Vraiment ces temps derniers, j'ai souffert d'être seul. Je vois très souvent des camarades, mais ils ne sont pas assez près de mon cœur pour que ma vie soit heureuse. Je passe quelques bons moments, mais c'est peut-être parce que je ne suis pas difficile en fait de bons moments. Pourtant, il y a un pauvre homme, qui est souffrant, qui est marié à vingt-sept ans et que j'aime pour la pureté de sa vie et la belle clarté de son âme [1]. Je t'en parlerai quelque jour, il deviendra mon ami je crois, il est très fin, peut-être écrira-t-il de belles choses, j'en aurais un grand plaisir.

. . . .

Je lis du Balzac, et du Michelet qui parle de Luther. J'aime Luther comme un Dieu, je voudrais le connaître, c'est une âme populaire et forte, un beau forgeron trivial parfois, mais simple, et il enseignait l'amour et la bonté.

. . . .

[1] Lucien Jean.

XXVI

Cérilly (Allier)

10 février 1898.

Mon bon vieux, je ne m'explique pas vraiment que tu ne m'aies pas écrit encore. Il faut que tu sois malade ou que tu aies un motif de colère contre moi, sinon je ne comprends pas. Voici deux mots que je t'adresse, le premier pour te demander des renseignements au sujet des photographies que tu m'avais demandées et le second pour t'annoncer qu'étant malade je partais chez moi pour longtemps. Même silence dans les deux cas. Qu'est-ce que ça signifie ? Il est bien évident que tu n'auras pas l'intention de moins m'écrire au moment où je suis à plaindre et où j'ai tant besoin de ta tendresse.

Voici ma situation : Je suis atteint d'une adénite scrofuleuse. Il y avait mardi dernier huit jours on m'a fait une incision, à l'hôpital Saint-Louis, et on m'a expédié chez moi pour que j'y respire un air pur et pour que j'y boive de l'huile de foie de morue (je dois arriver à en prendre neuf cuillerées par jour). Comme conséquence de cette incision, j'ai une plaie au-dessus de l'aine, qui suppure et qui, si elle ne me fait pas souffrir, m'oblige à garder une immobilité absolue. Le jour je ne quitte

pas mon fauteuil, où d'ailleurs ma position n'est pas commode et ne me permet pas d'écrire longuement. On m'a fait jusqu'ici des pansements tous les jours (*on* c'est le médecin) et ce matin on a mis là-dedans un tuyau de caoutchouc qui, sous le nom de drain, doit aider à la suppuration.

Je te quitte. Il fait beau. Les lettres mettent deux jours pour aller d'ici à Bruxelles. Si lundi je n'avais pas ta réponse, j'en souffrirais beaucoup.

Je suis ici au moins pour un mois. Je t'aime bien, mais je t'assure que je me prends à moins t'aimer depuis ton silence. Si tu as des colères contre moi, il faut absolument que tu me le dises. Je t'envoie 6 fr. 25. Je ne puis pas acheter tes photos. Ecris. Je crois que le bonhomme s'appelle Giraudon, il demeure rue Bonaparte. Si c'est à cause de mon retard à t'envoyer les photos ou à te renvoyer l'argent, dis-le-moi. Je ne pouvais pas marcher, donc pas faire cette course. J'attendais de pouvoir marcher, et je ne te renvoyais pas l'argent.

Je finis, mon bon ami, je pense à toi bien tendrement. Il ne faut pas rester si longtemps sans m'écrire, ça me fait du mal et ça refroidit notre amitié. Songe que je t'aime de tout mon cœur.

Louis.

XXVII

Cérilly (Allier)

17 février 1898.

. . . .

Pour mon compte, malgré que je sois malade, je ne me plains pas trop du présent. Je vais mieux. La suppuration s'atténue, et il paraît que tout s'est passé pour le mieux et que je suis assez chançard. Une des bizarreries de ma maladie c'est que je n'ai jamais souffert. Même lorsqu'on m'injectait des antiseptiques je ne souffrais pas. De sorte que j'ai pu rester des temps et des temps dans mon fauteuil sans m'ennuyer. Je ne marche pas encore, mais j'espère marcher la semaine prochaine, et alors je ferai de grandes courses dans la campagne et dans la forêt, et c'est nécessaire car il faut que je me reforme un sang neuf (ordre du médecin) avant de m'en aller. Neuf cuillerées d'huile de foie de morue m'y aident chaque jour, mais le plein air sera un remède bien plus charmant. Aujourd'hui il fait beau et ma petite chambre donne sur la grande pelouse d'un jardin où l'herbe verte et jaune est adorable. En venant de Paris les moindres choses de la campagne font rêver. Le moindre petit arbre, le plus léger chant d'oiseau ont de grands attraits. Mais ce qui m'a le plus

ému, ç'a été de voir les poules dans la rue : c'est un spectacle champêtre, tout simple, et qui a la couleur et la forme de mon âme. Ces poules tranquilles qui se promènent tout le jour, tu comprendras qu'on les aime.

Je travaille et je lis. J'ai enfin terminé mon histoire de Marie. Je vais la recopier et je te l'enverrai pour que tu me donnes ton avis. Je lis. J'ai lu *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et je ne l'aime pas beaucoup. J'en suis à me demander ce que peuvent signifier ces analyses pour le plaisir, ça me rappelle certaines choses de Barrès que je déteste. Je lis du Ronsard qui est bien exquis, du Rabelais assez souvent fatigant, et du Jean-Paul Richter (*Titan*) qui est parfois admirable et d'autres fois embêtant comme un Allemand par ses grosses plaisanteries. J'ai relu aussi les deux derniers livres des *Confessions*. Je pense que tu aimes Jean-Jacques autant que moi, et que tu crois qu'il était naturellement bon. Ses phrases longues, incorrectes, ont la forme même de son cerveau et sont mélancoliques comme le vieux temps.

. . . .

XXVIII

24 mars 1898.

. . . .

Je te prie, mon ami bien-aimé, de ne pas être inquiet au sujet de ma santé. Certes, j'ai bien des précautions à prendre. Il faut que je mène une vie régulière, que je ne boive ni ne fume guère, mais tu vois par cette prospérité matérielle que je t'ai indiquée qu'il ne faut pas être inquiet. Mais sois bien sûr si un jour ou l'autre j'étais malade je ne te le laisserais pas ignorer, et il faudrait que tu fasses de même. Je vais te quitter. En finissant les lettres que je t'écris, mon âme devient plus grave et voudrait s'exprimer avec une tendresse sérieuse et profonde. Je suis ému, non par crise, mais d'une grande émotion qui vient du fond de moi-même. Je voudrais chaque fois trouver des phrases qui diraient toute ma tendresse et qui te feraient comprendre que c'est tout le meilleur de moi-même que je t'adresse. Tu es excessivement bon, et tu m'as causé les plus grands plaisirs que j'aurai en ce monde. Ecris-moi bien vite et songe que je t'aime.

Louis.

XXIX

1er mai 1898.

. . . .

J'ai beaucoup souffert aussi, ces temps derniers, et il me semble que cette souffrance s'accroît chaque jour. La cause est contraire à la cause de ta peine. Tu souffres parce que tu es aimé, et je souffre parce que je ne le suis pas. Cette solitude de Paris est épouvantable. A la campagne on peut aimer des arbres, des horizons, des animaux pour combler son besoin d'amour. Mais à Paris, c'est bien difficile. J'ai pourtant de l'affection pour quatre platanes du quai de l'Hôtel-de-Ville, mais il y a Paris tout autour qui m'empêche d'être à eux, de les toucher, d'aller dans leurs branches. Il y avait aussi les quais de l'île Saint-Louis, mais pendant l'été on recouvre la Seine d' " écoles de natation " et je ne puis voir la belle courbe de l'eau et les mouvements précis des bateaux. C'est bien pénible, je t'assure. Surtout, il me faudrait le soir une femme qui m'aime un peu et que je pourrais caresser, mais je suis chaque jour plus seul. Le plus terrible, c'est que toutes les joies que je tirais de moi-même s'évanouissent l'une après l'autre. Autrefois j'étais heureux de penser à l'avenir, de me promener sur tels quais, de lire telle chose, et aujourd'hui cela ne me suffit plus.

Ces plaisirs sont épuisés. Il me faudrait une famille : une femme, un enfant. J'aurai bientôt vingt-quatre ans : c'est le moment de songer à ces bonheurs. Si je gagnais assez, je me marierais. Il y a des moments où la vue d'une jeune femme au bras d'un homme me fait du mal comme un coup de couteau. Mon énergie est partie. Je ne puis plus rester seul. Depuis mon retour à Paris je n'ai rien fait, pas même lu. Ma seule consolation est venue de Michelet, lorsque je lisais son volume sur les Valois. Coligny est un admirable héros, austère, pur, bon, souffrant comme un Christ. Il y a des actions de sa vie qui font pleurer, et sa mort est la plus belle de toutes les morts. J'aime aussi Calvin et je pense à ces "délicieuses douleurs" qu'il avait : tous les prisonniers protestants, la veille de leur martyre, lui écrivaient une lettre pour le remercier de leur avoir fait connaître le vrai Dieu.

. . . .

XXX

15 mai 1898.

. . . .

Je suis bien malheureux. Les souffrances dont je te parlais dans ma dernière lettre s'accentuent

chaque jour et je ne sais pas où elles vont me mener. Il y a des moments où je sacrifierais ma vie comme une guenille. Parfois je veux trouver ma solitude belle, me dire que la femme est mauvaise, que l'amour est un sentiment inférieur ; je ne peux pas m'en persuader. Je sens trop bien le contraire. Il me semble maintenant que les femmes sont des bijoux étonnants que peuvent seuls s'offrir les gens très riches. Je les regarde sans les envier, comme je regarderais une couronne de roi. Je n'ose même plus penser que l'une d'elles pourrait m'aimer. Et pourtant, au fond de mon cœur, de grandes souffrances me déchirent. Tu ne peux pas deviner les déchirements que je sens lorsque je vois passer et fuir certaines femmes qui me plairaient, — le résultat actuel de cet état d'esprit est une haine atroce de la femme. En particulier, en bloc, je les déteste. Quand je lis dans les journaux le récit d'un accident arrivé à une femme, j'entends une voix qui dit : Tant mieux ! Il est bien certain que je ne m'intéresserais à aucune douleur féminine, et que si je m'en occupais ce serait plutôt pour l'accroître que pour la soulager. Je me dis souvent que si jamais je possède une femme je lui ferai souffrir de grandes douleurs pour me venger de ce que les femmes m'ont fait souffrir. J'embrasserais un homme qui bat sa maîtresse. Je tuerais une femme qui trompe son amant. Sais-tu qu'à Milan lorsque l'armée est entrée, les belles dames criaient aux soldats du

haut de leurs balcons : Tirez fort ! Visez juste ! et qu'elles leur portaient des rafraîchissements et des cigares. S'il y avait un bouleversement dans Paris je ferais fusiller toutes les femmes du monde que je prendrais.

. . . .

Comme j'admire un employé de mon bureau qui a de grands succès et qui traite les femmes à coups de bâton ! — Mais, parlons d'autre chose. J'ai reçu les *Images de Dieu* de Toisoul. C'est un petit livre divin et fondant comme les bonbons que l'on mange en cachette. A travers toutes les réminiscences, il y a une personnalité légère, fine, fuyante, comme un petit nuage que l'on voit à travers les feuilles. J'aime beaucoup cela. Au dernier *Comme il nous plaira*, ce sonnet *l'Amante du monde* est en satin.

Et combien peu j'aime *Chair* de Montfort ! C'est prétentieux. C'est engoncé dans un col de chemise trop haut. Ça porte des grands cheveux, un grand manteau, ça se tient raide. C'est prétentieux comme un élève de l'Ecole des Beaux-Arts qui vient d'être le premier en composition. Il n'y a pas un sentiment vrai. A-t-on idée, du reste, d'un monsieur qui a d'abord une théorie de l'amour et qui fait une bluette pour illustrer cette théorie ? Les livres, on ne les porte pas dans son cerveau, froidement, comme fait Montfort, on les porte dans ses sens, on les écrit avec enthousiasme, et s'il y aune philosophie qui s'en dégage, elle s'en dégage après coup.

. . . .

XXXI

31 mai 1898.

Mon ami bien aimé, je suis infiniment ému de la maladie de ton père. Il faut, comme tu le dis, agir avec beaucoup de douceur et surtout beaucoup de circonspection dans tes menaces de départ. Songe aux conséquences qu'elles pourraient avoir, et tu en concluras peut-être qu'il vaut mieux que tu souffres.

Je te remercie beaucoup de toutes ces bonnes paroles que tu m'as envoyées au sujet de mes malheurs. Je t'assure qu'elles m'ont fait du bien parce qu'elles étaient pleines de beaux sentiments et qu'elles me montraient toute la noblesse de ta tendresse. Mais tu comprends bien qu'il m'importe peu qu'il y ait au monde une femme capable de m'aimer si je ne dois jamais la connaître.

Pour le moment, il semble que la période aiguë soit terminée. Voici quelques moments de calme où je goûte un plaisir divin à l'étude. Il y a des soirées douces où je m'emballe, où j'écris, où je lis, pendant que la vie me semble calme et douce. Mais je crois qu'il y a à cela une raison physique des plus banales : c'est qu'il fait mauvais temps. Que le soleil revienne chauffer la sève du printemps, et ma douleur remontera.

Mais il faut que je te fasse des reproches sérieux. Tu as l'air de croire que si tu me parles de ton amour, j'en doive souffrir. Tu me demandes pardon de te laisser entraîner sur cette pente. Allons, mon vieux, il faut que tu te dises bien que je ne puis pas souffrir d'un de tes bonheurs, et que je ne suis pas tellement malade de solitude et de silence que ta joie puisse me fatiguer. Raconte-moi au contraire tout le bien et tout le mal qui pourront t'arriver, et j'y participerai.

— Tu vas recevoir demain *l'Enclos* où il y a un compte rendu des *Poèmes confiants*. Tu comprends bien que je n'ai pas pu m'étendre comme je l'aurais voulu. D'ailleurs il serait bien singulier que je n'aie pas d'ici quelque temps l'occasion de revenir sur tes livres.

Figure-toi qu'hier, un ami me demandait : Pourquoi ne demandez-vous pas à Henri Vandeputte des vers pour *l'Enclos* ? Je n'ai pas su quoi lui répondre. C'est extraordinaire : l'idée ne m'en était jamais venue. Explique cela si tu peux. Il est vrai que nous avons tant de choses à nous dire que ces choses-là, d'un intérêt secondaire, nous échappent. D'ailleurs, dans notre vie littéraire, ce qui nous intéresse, c'est d'écrire et non pas de publier. En tout cas, puisque j'ai l'occasion d'en parler, envoie-moi donc quelque chose (vers ou prose).

J'ai relu *Chair*, après ce que tu m'en avais dit. Je l'ai relu sans parti pris, sauf peut-être que

j'avais l'intention de le trouver beau. Je n'ai pas changé d'avis. C'est dogmatique. C'est froid comme les gestes exagérés des acteurs.

Reçu le livre de Jammes où il y a des choses à baiser : *Vieille marine*, *On m'éreinte dans le Musée des Familles*, et des vers d'amour, et des vers descriptifs. Oh ! *Les six petits cochons !* Et *La mort du poète !* c'est beau : ça n'est pas de la vie, c'est du rêve. Ça nous émeut parce que ça réveille en nous de vieux songes endormis, et nous pleurons parce que la vie a tué tous nos rêves.

. . . .

J'aurais bien répondu à cet *Hommage à Zola*, mais j'ai reçu ta note le 2 ou 3 mai, et je n'ai pas eu le temps avant le 5. Peu importe. Ma réponse aurait été comme les vôtres. Il est évident que Zola a fait le plus bel acte de sa vie. Il est plus évident encore qu'Esterhazy est coupable.

— Je vais commencer, ce soir sans doute, mon nouveau livre. Ce sera l'histoire de maman: On y verra d'abord mon pays et ma maison et on m'y verra tout petit, alors que maman me faisait téter, m'apprenait à sourire, à marcher, à parler, en un mot : alors qu'elle m'apprenait à faire les premières actions de la vie. On verra lorsque j'étais malade et que maman, désespérée, employait tous les moyens pour me sauver. Elle me fait prier avant qu'on m'opère, pour que Dieu me protège, elle me promet des petites choses pour après, si je n'ai pas trop crié. Elle me conduit chez une

vieille commère qui, lui avait-on dit, guérit ces sortes de maladies. On m'y verra lorsque je vais à l'école et pendant que je fais deviner à maman combien j'ai de fautes dans ma dictée.

— La deuxième partie parlera de la première séparation, alors qu'on m'a envoyé au lycée. J'étais comme une poire pas encore mûre et que l'on cueille trop vite et qui mûrira mal dans le cellier. Souffrances.

— La troisième partie parlera de ma vie, maintenant que je suis un homme et que je dois me créer une famille. Je suis une poire mûre.

Je te quitte, mon ami bien aimé. Cette lettre a été faite trop rapidement, au bureau. Je vais la remettre à un vieux piéton à lunettes qui la jettera à la boîte d'où, prenant le chemin de Bruxelles elle ira te rappeler que je t'aime pardessus toutes choses et que je souhaite que tu m'écrives bientôt.

Louis.

XXXII

Vendredi, 11 juin 1898.

Mon ami bien aimé, il y a au ciel une lune belle et douce comme un visage penché, l'air est vaporeux, fondant et bleu comme l'Amour. Par

delà une caserne, j'aperçois dans l'espace, Notre-Dame, emmitouflée de vapeurs, et je ne vois par derrière la caserne qu'elle et le ciel. Il me semble qu'il y a un monde matériel et laid, du côté de ma chambre, et de l'autre côté de la caserne un monde imprécis et doux dont Notre-Dame est la grosse âme, un peu monstrueuse et effrayante comme un Dieu de jadis, mais si belle. Et mon cœur habite par là-bas, mon cœur est très grand, il a comme des ailes qui s'étendent.

. . . .

Je rêve d'une machine ; j'en ai composé le plan ce soir. Si je le fais comme je l'ai senti, ce sera passionnément beau. Ce sera l'histoire d'une pauvre fille simple, innocente, bonne, laide, horrible, qui rêve, qui vit, qui a besoin d'amour, et qui souffre, qui souffre de n'en pas avoir, tant que son cœur est à nu, et que la moindre chose l'écorche. A côté d'elle, c'est un abbé de campagne, bon comme Dieu, qui aime tout ce qui souffre, qui s'attendrit, qui pleure et qui sourit de bonheur et de mélancolie. Or, cet homme, pris d'une pitié vaste comme celle de Jésus, pour donner de la joie, du bonheur, à la pauvre innocente, s'imposera le supplice de la baiser, de lui faire connaître, une fois, la Volupté.

Je suis ému, je les vois tous deux, je compose les scènes. Elle s'appellera Marie, et je l'ai connue. Elle sera laide, branlante, bancale, baveuse. Elle aura des yeux bleu clair comme des pervenches,

une âme de violette. Oh ! oui, je la sens comme une violette. Je sens la crispation de ses pauvres mains, je vois ses sabots. Pauvre Marie, elle ne peut presque pas marcher. Elle regardera se marier les jeunes filles ses anciennes compagnes. Voici la noce : elles sont en blanc, et les fleurs d'oranger fines et lancinantes ; elle sera triste à mourir. Quand elle respirera, elle croira respirer de la douleur aiguë. Mais elle lira de doux romans que lui prête M. l'Abbé, et son cœur simple sera ému et bienheureux par le bonheur qu'on y voit, et quand même, il y aura un petit jet tendre de son âme, vers l'espoir.

Et M. l'abbé, il est si bon que j'en pleure. Il n'aime que ce qui souffre, que ce qui est faible : les petits enfants, les vieillards, le petit Jésus qu'on a crucifié, la Vierge Marie dont le cœur, dont les mains, dont la poitrine, sont percés par les clous de la Croix. Il rêvera, il regardera le soir épars dans l'espace comme une âme tendre qui s'est diluée, et M. l'Abbé pleurera sur ma Marie, il la verra comme un ange, comme une mère, comme une sœur. Sourires, soupirs, joies, peines, toute son âme tendre, la voilà. Oh ! mon ami, qu'ils seront beaux ! et puis je dirai l'Amour, je dirai les choses, je dirai l'Eglise douce comme l'Amour et paisible comme les choses, la vieille église sombre qui dort toujours, toujours.

— Ma vie se calme, je me remets à ne plus sortir et quels beaux soirs de grand rêve va me

verser la lune, et le ciel d'au-dessus de ma tête, je vais l'aimer comme une personne.

Il est très tard, je t'aime, je vais te quitter. Je t'aime doucement ; je te l'ai dit, mon cœur est plus large que jamais, ce soir, je pense à toi comme à quelque chose d'immatériel et d'extasiant qui serait dans l'air. Je t'embrasse.

Louis.

XXXIII

17 juillet 1898.

Mon ami bien aimé, je ne sais même pas pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Il y a surtout de la paresse. Mais tu sais bien que ce n'est pas par indifférence. Il est certain que nous avons des moments de sécheresse de cœur. D'ailleurs il suffit d'un tout petit peu de chaleur ou de vent pour perturber notre pauvre machine. Ces jours derniers il est venu de tels soleils que mon esprit en était accablé et se couchait dans ma tête comme un pigeon pâmé. Les mouvements de mes pensées se faisaient avec autant de peine que les mouvements de mon corps. Voilà mon excuse, si tu en désirais une.

. . . .

... Dis-toi toujours quand tu demandes un

service à un écrivain qu'il ne te le rendra que s'il croit pouvoir en attendre un au moins équivalent de toi. En tout cas, soit pour se donner de l'importance à lui-même, soit pour le beau plaisir de dire du mal d'un confrère, il fera des fables là-dessus.

Les " Naturistes " en particulier s'annoncent comme devant avoir des mœurs de cannibales. As-tu lu dans *la Plume* l'ignoble article de Le Blond sur Jammes ? Mauvaise foi, médisances, méchanceté, rage, jalousie, tout cela s'y trouve. C'est un troquet qui parle du troquet d'en face. Ces gens-là qui sont des malins vont s'emparer des journaux d'ici deux ou trois ans et inaugurer un affreux terrorisme littéraire. Qui ne montrera pas patte blanche sera étouffé et couvert d'injures. Gare à nous !

Tu as bien raison de ne pas t'intéresser à ces choses-là. Il n'y a qu'à faire son travail tout simplement. Ayons une vie pure. Combattons bien loyalement pour nos idées. Il y aura bien quelque belle âme qui, par pure estime pour nous, nous tendra la main pour nous sortir de l'ombre. Il y a des écrivains tout de même qui sont devenus quelque chose sans se servir du scandale. Ce sont d'ailleurs ceux-là que nous aimons le plus. Le but est non pas d'être un gros monsieur qui gagne de l'argent et qui règne dans les journaux. Non. Le but c'est d'être un écrivain qui raconte très simplement ce qu'il croit bon, et d'être aimé.

Je vais enfin me mettre au travail en attendant

le mois de septembre où je partirai en vacances. Toi, mon ami bien aimé, tu vas avoir un examen à passer. Je souhaite bien vivement que tu sois reçu et que tes vacances se passent agréablement à Saint-Job auprès de tes arbres et à Bruxelles auprès de ton amie. Je voudrais surtout que cette place que tu espères te vienne vite et que tu puisses vivre libre. Tu n'auras pas cette tristesse des existences stériles que je connais. Un peu d'amour dans ton cœur, cela va te faire beau et grave. Tu regarderas le monde s'agiter, tu t'agiteras toi-même comme un beau mécanisme d'une belle machine. Je pense bien que tu seras heureux. La constance de tes sentiments montre bien que celle que tu aimes sait te comprendre. Embrasse-la bien fort chaque jour. Profite du présent et espère en l'avenir. Si tu savais combien c'est dur de regarder passer sa jeunesse sans joie, et de se dire qu'un beau matin il sera trop tard pour espérer un peu de bonheur.

Je te quitte, mon Henri, je t'écrirai bientôt. Ecris-moi auparavant. Mais pense que je t'aime de toute mon âme. Il y aura bientôt un an que nous ne nous sommes vus. C'est bien triste.

Figure-toi que je recevais dernièrement un mot de C. m'annonçant qu'il viendrait peut-être bientôt à Paris en compagnie de son ami Y. J'étais terrifié. A un, il avait déjà manqué m'avoir. A deux, j'étais foutu. Heureusement ils ne sont pas encore venus. J'espère que leur Dieu ne vou-

dra par les rendre responsable de ma mort. Je t'embrasse sur les deux jours.

Louis.

XXXIV

21 juillet 1898.

Mon ami bien aimé, il y a eu beaucoup de choses pour me retarder : mes ennuis et mes désespoirs, mes sorties du soir qui sont nécessaires pour me consoler et de la besogne de toutes sortes. *La Victoire* de Bouhélier m'a fait perdre deux soirées : l'une pour assister à la pièce, l'autre pour faire un compte rendu. Il faut que je t'en parle un peu. Les journaux sont stupides. Bauer et Mendès sont deux vieux crétins qui, ayant peur pour leur réputation à venir, courtisent les jeunes qu'ils sentent devoir arriver. Et puis l'un ne connaît rien à la littérature et l'autre a trop d'occupations plus ou moins ignobles pour prendre le temps de lire et de penser.

Donc *La Victoire* est quelque chose de très ennuyeux, comme les autres œuvres de Bouhélier d'ailleurs. On y voit un héros guerrier qui roucoule comme dans Racine, ou mieux comme dans les bouquins de Mlle de Scudéri. Tu connais le manque d'émotion de Bouhélier, eh bien ! imagine

qu'il n'y a pas d'action sur la scène et qu'on passe tout le temps à y parler sentimentalement. C'est d'un rasant ! Des phrases pompeuses sont fades et fausses, des gestes d'amoureux naïfs sont ampoulés comme des gestes de cabotins. D'après les échos ou plutôt les réclames que les naturistes ont fait passer dans les journaux il y aurait eu des luttes dans la salle. C'est absolument faux. Il n'y a pas eu de cabale. J'ai vu, à la répétition générale, des gens qui auraient été très heureux d'applaudir (j'étais de ceux-là) et qui ont été bien patients. Il leur a fallu de la bienveillance pour ne pas manifester contre cette tragédie. Certes il y a eu quelques ricanements causés par des vers ou des situations malheureuses, mais il n'y a pas eu de chahut. Les naturistes étaient ignobles de provocation dans la salle. J'ai vu imposer silence à des gens qui ne disaient rien et surveiller des gens qu'on craignait. On imposait par la force l'admiration. Je n'ai pas une grande expérience des choses littéraires, mais je n'ai jamais vu de fait semblable. Si cela continue, nous allons tomber sous le régime du sabre naturiste. D'ailleurs ceci n'a pas d'importance puisque la pièce est mauvaise. Mais retiens bien qu'en fait de chahut il n'y a eu que le bruit que les naturistes ont fait. Tout ceci montre une fois de plus que les naturistes ne perdent pas une occasion de se faire de la réclame.

Mon bon vieux, je suis heureux de toute la tendresse que tu me gardes. J'ai pour toi la même

affection. Notre amitié devient tranquille et profonde comme un vieil amour. C'est bien délicieux, à un moment quelconque de la journée, de se dire qu'il y a quelque part un homme intelligent et fort qui vous aime. Ça me rend les jours très bons. Il y a des moments où il me semble que l'azur est d'un bleu profond. Mon affection pour toi n'a plus les crises d'autrefois, mais elle a une pureté divine. Parfois je mets la main sur mon cœur, et je sens qu'une de tes lettres est là, comme une main sous ma main. Il est bien triste que tu sois si malheureux et que tu aies tant d'ennuis. Parle-moi toujours de ton examen. Je serais si heureux de t'envoyer ma *Marie*, mais je n'ai qu'une copie qui est à la *Revue de Paris*. Si je confiais le manuscrit à la poste, je craindrais qu'il se perde. Je suis nerveux, je passerais des jours d'une anxiété atroce.

Il se produit des changements dans mon caractère. Je deviens homme. Je songe gravement à l'avenir. C'est pour cela que je souffre tant de ne pas connaître une femme qui m'aime. Mais d'un autre côté je deviens plus ferme et plus volontaire. Je deviens plus carré. Je dis merde en face aux gens qui me déplaisent. J'insiste sur ce côté de mon caractère. Il ne faut pas croire que je sois une bonne petite pâte à tout faire. Je suis un sale oiseau, brutal et méchant. Les gens qui me déplaisent, je ne leur réponds pas quand ils me causent. Les bureaucrates, je les traite en petits enfants.

Blagues, plaisanteries, très bien, mais je ne condescends jamais à parler sérieusement avec eux.

J'ai reçu une lettre bien touchante de Jammes au sujet de la réponse que je lui avais faite à l'envoi de son bouquin. Je crois qu'à part son orgueil, il a un cœur d'une bonté divine, un peu de cette âme des sœurs de charité qui est si belle.

. . . .

XXXV

12 août 1898.

Mon ami bien aimé, mon existence est si vide, l'été est si chaud et je sens mon cœur si sec que je reste de longues semaines sans faire un seul geste d'amitié à ceux qui me sont chers. Je suis resté cinq semaines sans écrire à mes parents et trois semaines sans t'écrire. J'ai des moments d'aridité profonde où je ne puis que raisonner, avoir la fièvre et souffrir. C'est bien triste de vivre aujourd'hui comme hier en tête-à-tête avec des livres et des pensées. Pourquoi faut-il qu'on m'ait donné un cœur bien chaud ?

Aujourd'hui, c'est un des jours de crise. La raison en est assez simple et vient d'un lapin qui m'a été posé hier soir. Imagine-toi que, le lendemain du 14 juillet, je rencontrais la plus exquise petite

créature du monde, très bonne, très intelligente, très douce et très corrompue. Pour trois fois que je l'ai vue il y a tout au fond de moi-même une grande tendresse. J'aurais tant voulu lui faire du bien, l'éclairer, lui apprendre des choses de la vie qu'elle ne connaîtra jamais sans moi. Parce qu'elle est fleuriste elle a une petite finesse de fleur, mais parce qu'elle est parisienne elle est un peu pourrie. Je l'aurais guidée, je lui aurais appris la bonté, je lui aurais montré la souffrance humaine, et les belles choses de la nature. Il faut bien peu de temps à un homme pour élever une femme. Et donc, j'ai été navré de ce lapin d'hier soir. Il faut que je lui écrive. Mais mon imagination chimérique me fait craindre qu'elle ne revienne plus.

. . . .

— Je vais partir en congé le 3 septembre. C'est singulier que je n'y pense pas à distance comme les autres années. J'attends ce moment inconsciemment, j'accomplis mes fonctions sans joie, sans espérances. J'aurai pourtant de bien beaux plaisirs d'arbres verts, de ciel et de tendresse. T'ai-je dit que ma petite sœur était enceinte d'une petite fille ? Ce sera pour le mois de novembre. Je tremble un peu parce qu'elle est si faible, mais j'ai bien des espérances aussi de cette petite enfant.

. . . .

Figure-toi que j'ai rêvé à toi cette nuit et que nos regards se croisaient avec une bonté et une tendresse suprêmes. J'en sens encore le choc au

fond de moi-même. Il ne faut pas croire quand j'ai des moments de sécheresse comme ces temps derniers que la sécheresse devienne l'état définitif de mon âme. Je t'assure bien que non. Plus je suis sec certains instants, plus je suis enthousiaste et tendre d'autres fois. Mais que veux-tu, je prends l'habitude d'avoir des crises intellectuelles tout comme un vieux célibataire. Ce qui me manque absolument c'est la société d'une femme. Je deviens raide, méchant, grossier. Cette urbanité banale qu'on rencontre partout me fait défaut. Ce n'est pas mal, à condition de ne pas exagérer. Or j'exagère. Il me faudrait une petite créature brune comme celle dont je te parlais au commencement de cette lettre et qui me mettrait au cœur de la douceur et de la flatterie.

. . . .

XXXVI

30 août 1898.

Mon ami bien-aimé, je t'écris avec bien de la peine et bien de la tendresse. Toute ma solitude me pèse, m'accable, m'énerve, il me faut en ce moment quelqu'un à qui je parle. Quelqu'un, n'importe qui. Pense alors que toi, qui es mon ami bien-aimé, si je te cause en ce moment, c'est

avec une piété infinie, c'est en multipliant mon émotion naturelle, c'est en mettant dans cette lettre tout mon cœur bien chaud. J'ai bien peur, d'ailleurs, puisque tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, que tu n'éprouves des souffrances capitales, auprès desquelles les miennes sont de petits bobos. Dans ce cas, mon bon ami, il faudrait m'excuser et lire cette lettre légèrement. Il faudrait surtout que tu te dises que si je connaissais tes maux je ne viendrais pas t'importuner avec mes doléances. Mais avant que de continuer, je veux m'arrêter un instant pour te dire que j'ai pour toi une amitié pleine d'élans. Je pense à toi comme à la plus belle affection qui soit venue dans mon existence.

Je t'avais parlé d'une petite amie dont je fis la rencontre le lendemain du 14 juillet. Je l'ai revue plusieurs fois depuis ; elle est très belle, très douce et surtout très bonne. Je l'aime un peu paternellement parce qu'elle est malheureuse et fraternellement parce qu'elle est ignorante et simple. Or, mon ami, depuis quinze jours voici qu'elle est à l'hôpital, bien malade. Voilà huit jours qu'elle ne m'a pas écrit, et j'ai peur. J'ai peur qu'elle soit morte ou malade à mourir. C'est un sentiment affreux. Elle m'a écrit de l'hôpital deux pauvres petites lettres tendres et maladroites. Elle ne sait pas écrire ni mettre " l'hortografe " mais elle sait dire de ces choses qui sont splendides lorsque c'est un cœur ignorant qui les dit. Et ces deux

lettres ont fait de mon amitié d'auparavant un sentiment très aigu et très tendre. J'ai bien peur. Si je n'avais pas de lettre d'elle demain, c'est qu'elle serait à l'agonie. Je ne sais pas si tu comprends bien cette situation. Tous les malades d'hôpitaux m'émeuvent, mais cette petite que j'estime me trouble affreusement. Elle était merveilleusement douce, et dans son âme de petite Parisienne cette douceur était devenue une exquise politesse. Je l'ai entendue demander pardon à une bonne de restaurant (qui était demoiselle) parce qu'elle l'avait appelée, sans faire attention, Mademoiselle, au lieu de l'appeler Madame. Elle était très bonne, et un jour qu'elle n'avait plus qu'une chemise elle l'avait quittée pour la prêter à une amie qui devait aller coucher avec un Monsieur. Elle était très intelligente et très délicate. La première fois que je lui montrai les quatre platanes dont j'ai parlé dans *l'Enclos*, elle m'avait dit : Ça fera de belles planches quand on les aura abattus, réponse qui m'avait vexé. Or, depuis, en deux ou trois séances je lui ai fait comprendre la beauté d'une chose et d'un paysage indépendamment de son utilité, si bien que le soir quand j'allais la conduire chez elle, elle me disait de jolies vérités belles sur la nuit, sur la Seine nocturne, sur les feux, sur le ciel, sur l'air et sur la bonté. J'aurais voulu l'élever jusqu'à moi, lui donner une belle âme de peuple. Elle était fleuriste et très bonne ouvrière. Fleuriste, c'est un métier idéal dans lequel on met beaucoup

de goût. En peu de temps, je t'assure que j'aurais développé ses sentiments jusqu'à en faire des sentiments très nets, très purs et très délicats. Je lui aurais fait aimer la vie merveilleuse de ceux qui travaillent. J'en aurais fait une petite fille ingénue et profonde. Et j'ai peur qu'elle soit morte. Au fait, si elle était vivante et qu'elle guérit, il est parfaitement possible que je me détache d'elle immédiatement, à notre première entrevue. Mais si elle était morte, toute ma vie serait marquée de cette mort.

. . . .

P. S. — Je reçois à l'instant une lettre de la petite qui va beaucoup mieux. Je t'envoie mon bonjour de ce matin et te dis que je pense bien à toi.

XXXVII

Cérilly, 8 septembre 1898.

Mon ami bien aimé,

Il fait une température affreusement chaude qui m'accable. Je suis dans ma pauvre petite ville, tout seul, au milieu de tous mes vieux souvenirs. Je ne sais pas comment cela se fait, je sais encore moins pourquoi, mais je suis dans une éternelle inquiétude. C'est une angoisse particulière qui consiste

en agitation, en souffrance vague, en terreurs injustifiées. Je n'ai de plaisir à aucune chose, je n'ai aucun espoir. Je souffre. C'est la première fois qu'un séjour ici ne me remet pas de toutes mes douleurs. Les jours sont affreusement longs. Le matin s'unit au soir par de l'ennui. La nuit est triste. Les feuillages me font un peu de bien lorsque le vent les fait remuer. Mais maintenant il n'y a pas de vent. Ma grande forêt était merveilleuse tous ces matins, mais ce soleil lourd l'empêchait aussi de vivre. Je n'aime presque rien. Tous mes sentiments sont enfouis au plus profond de moi-même. Ma petite connaissance ne m'intéresse pas le moins du monde. Au fond, il faudrait une femme bien parfaite pour que je puisse l'aimer. Il y a en moi cette profonde douleur des personnages de Flaubert qui ont attendu trop longtemps leur idéal et qui ont usé leur âme à force de rêver. Je vois bien encore une chose qui puisse m'intéresser : c'est l'étude. Mais l'étude aride et sèche d'une science que je ferais vivre avec ma propre substance. Je pense à faire de l'histoire et particulièrement une Histoire de l'amiral de Coligny. Il faudrait pour cela que j'aie la liberté des après-midi afin de pouvoir compulser des documents à la Bibliothèque Nationale. Il me semble que je fouillerais dans ces vieux papiers en tremblant. Il y a au fond de moi-même un grand respect pour la science. Cela me vient de mon père qui, comme tous ceux qui savent à peine lire, a un grand respect

pour les livres. Il me semble que ces recherches me consoleraient. Qui sait ? A vingt-quatre ans voici que je suis vieux comme un vieux chemin. J'ai tellement rêvé sur toutes choses qu'aucun bonheur ne m'est inconnu, j'ai tellement souffert que je n'ignore aucune souffrance. Je poursuis ma vie avec fatigue et les manifestations de l'existence ordinaire des hommes ne m'étonnent ni ne me passionnent. Il y a pourtant une chose humaine qui m'intéresse: c'est l'Humanité...

Je te demande pardon, mon bon vieux, de t'écrire de ces paroles qui au fond ne signifient rien. Je m'exhale, je me confesse, ça me soulage et ça t'intéressera parce que ça te fera connaître des coins de moi-même que tu ne connais guère. Tu veux savoir le nom de ma connaissance : elle s'appelle Maria. C'est une exquise petite fille, mais je suis trop calme et trop sincère vis-à-vis de moi-même pour croire qu'une femme puisse jamais m'aimer. Je m'intéresse à sa souffrance, j'aurais du plaisir à la former, comme j'ai du plaisir à former des petits enfants. C'est tout. Je jouirai d'elle, d'autre part, comme je le pourrai, mais je ne croirai à ses sentiments que lorsqu'elle me les aura montrés continuellement pendant dix ans. Je ne lui en dis rien. Je lui fais du boniment.

Je te quitte, mon bon vieux, je t'aime bien mieux qu'elle, parce que tu es intelligent et parce que nous nous connaissons profondément. Dis-moi

si ta place s'annonce. Parle-moi de ton mariage. Je t'embrasse.

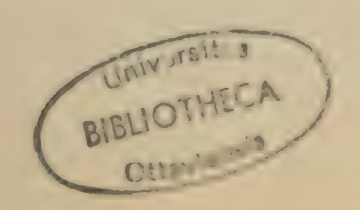
Louis.

XXXVIII

1er octobre 1898.

Mon bon vieux, je t'écris enfin. Il y a des temps et des temps que je voulais le faire chaque soir, mais à Cérilly je n'ai du goût qu'à regarder autour de moi comment est faite la vie. T'écrire est un des beaux plaisirs que j'aie, mais je n'ai de force à la campagne que pour boire de l'air et pour regarder des arbres. Je t'aurais envoyé une lettre néanmoins si je n'avais été obligé de partir brusquement, avec les miens, auprès de ma sœur. La pauvre petite est toujours dans un état terrible de neurasthénie, et de plus elle était enceinte, si bien que par une conséquence naturelle de sa maladie elle a accouché avant terme, à six mois et demi. De deux petites filles à la fois, mais qui n'ont vécu qu'une demi-heure. Ma sœur va mieux, maintenant, mais moi je suis terrifié en pensant que ma tante a eu deux jumeaux, et mon père aussi, et ma sœur aussi. Pour peu que je me mette en ménage j'aurai de l'avance à être en famille.

Une autre raison qui m'a fait tarder, c'est qu'il



fallait que ma lettre te fît de la peine. Tu m'as envoyé ta pièce : *Les Jeunes Epoux*. Je l'ai lue très attentivement, avec toute la bienveillance dont je suis capable (et j'en ai des trésors lorsqu'il s'agit de toi). Or je ne la trouve pas bonne du tout. Je t'assure que Lemonnier t'a dit la vérité. Cette pièce a été conçue hâtivement et écrite plus hâtivement encore. J'y trouve bien quelques-unes des qualités de tes productions littéraires, mais je les y trouve parce que je connais fort bien toutes tes œuvres. Ici tu ne sors jamais du banal. Ton amie et toi vous vivez très peu, on ne sent pas en vous cette existence profonde de deux âmes qui s'aiment. Vos actes sont quelconques, je vois bien des esquisses de beaux sentiments et de beaux discours, mais des esquisses seulement. Je ne puis mieux dire : c'est banal d'un bout à l'autre. Je ne veux pas insister là-dessus. Tu reconnaîtras toi-même la vérité de ce que je te dis lorsque tu te reliras, mais relis-toi en oubliant toute la ferveur que tu as voulu mettre dans tes paroles. Dédouble-toi, sois froid, et tu verras combien j'ai raison. Il y a une qualité pourtant assez importante : tu dialogues très naturellement. Les paroles sont de vraies paroles et les mouvements d'émotion de vrais mouvements d'émotion. Je pense même que toi, qui est très en dehors dans la conversation et qui te donnes entièrement tu sauras faire de très belles pièces vivantes. Mais pour celle-ci, prends-en ton parti, c'est raté. Il n'y a pas lieu de

te désoler. Je sens toute la douleur que tu éprouveras en lisant cette page de ma lettre. Peut-être ai-je été trop franc, mais à ton égard je ne ferai jamais autrement. Il n'y a pas du tout lieu de te désespérer. Réfléchis bien toi-même et tu verras qu'il n'en peut être autrement d'une pièce que tu as conçue et exécutée à la hâte. Tu as de quoi te consoler en pensant que tu as écrit des choses charmantes qui ont du feu, de la vie, de la douceur, et cette importance spéciale des choses qui sont bien en harmonie avec le monde. C'est moi qui te le dis, et tu vois que mon avis est sincère.

. . . .

Moi, je suis rentré à Paris sans trop de peine. Je ne sais pas pourquoi j'avais une sorte de plaisir à revenir. C'est peut-être parce que je deviens plus combattif, plus violent. Ma petite amie est guérie, je la revois, elle me plaît et elle ne me plaît pas. Elle me sert surtout à faire des études sur la femme. Elle me sert aussi à vérifier mes pronostics que jamais une femme ne m'aimera. Je commence à m'en foutre. Je goûte du plaisir à manger, boire, faire du bruit, et je ris beaucoup, avec un rire particulier que tu connais peut-être : lorsqu'on est triste et qu'on veut oublier ses ennuis on se donne de l'élan pour rire davantage.

. . . .

XXXIX

26 octobre 1898.

. . . .

Mon bon Henri, tu connais ma vie, elle est toujours vide et troublée parce qu'elle est sans amour. J'ai pourtant souffert avec acuité, dernièrement, à cause de cette petite amie dont je t'ai parlé. La pauvre enfant est une bonne petite fille charmante et malheureuse. Sa santé brisée, sa vie de privations et la politesse exquise de son cœur sont des spectacles charmants qui m'attendrissent. Je ne l'aime pas, parce que de temps à autre elle me fait délier les cordons de ma bourse, mais pourtant je m'associe à ses maux. Or, voici que, lasse de son existence d'ouvrière sans travail, elle veut se faire putain. Elle l'est déjà un petit peu, mais elle se dispose à le devenir en grand. Je la catéchise. As-tu pensé parfois à ce que tu dirais à une jeune fille qui se disposerait à tourner mal ? As-tu mis en tête à tête les arguments que tu pourrais lui donner, avec ceux qu'elle invoquerait ? Je t'assure que dans les conditions sociales actuelles il est impossible d'avoir raison contre elle. Une ouvrière arrive à gagner 2 fr. 50 à 3 francs par jour. Il est bien évident que cela ne lui suffit pas et qu'elle doit se faire secourir. La plupart ne trou-

vent pas le Monsieur sérieux qui les adopte et leur fait partager sa vie. Alors elles doivent courir la pretentaine et risquer de se faire prendre par les agents des mœurs et de se faire mettre en carte. Les risques sont presque les mêmes que si elles étaient putains tout à fait. D'un autre côté, abandonner le travail c'est avoir toute sa journée libre. On peut dormir pour se reposer des noces de la veille. Et puis si l'on fait cela en grand, sans scrupules, on gagne assez d'argent lorsqu'on est habile et jolie. Donc, ma petite Maria s'est acheté une robe de soie et se dispose à s'en servir comme d'un instrument de travail. Quelles remontrances je lui ai faites ! Je lui parlais d'agents des mœurs, de syphilis, je lui parlais surtout de la vieillesse misérable qui serait la sienne. Ses raisons étaient toujours plus fortes que les miennes : Les agents des mœurs ne courent pas après les robes de soie parce qu'elles peuvent avoir des protecteurs puissants. La syphilis, on n'en meurt pas. La vieillesse, ma petite Maria espère ne pas dépasser la quarantaine. Enfin, j'ai invoqué les principes de morale, et puis j'en suis venu à des aperçus pratiques : Tu seras toujours heureuse à la fin de la semaine de toucher tes 15 ou 20 francs, et si l'on t'arrêtait tu pourrais protester en disant que tu gagnes ta vie par ton travail. Quel sera le résultat de mes conseils ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que lundi dernier elle avait l'intention de reprendre son métier de fleuriste.

Je te cite ces faits brutaux, et je ne m'appesantis pas. Tu comprends facilement quel est le chagrin d'un homme, impuissant devant ces choses. Et si tu connaissais cette jeune fille, tu verrais combien la Nature l'avait faite bonne et tendre et belle puisque la vie de Paris n'a pas pu parvenir à la gâter. Elle n'était pas faite pour cette vie. C'était une bonne enfant intelligente et tendre qui aurait dû passer une vie tranquille. Si tu voyais son petit visage simple, ses beaux cheveux noirs, ses yeux et son corps délicat, tu comprendrais bien douloureusement ce que je te raconte. Lorsque la Société pervertit certaines âmes, on sent qu'on est en présence d'un crime. Je trouve cela bien plus terrible que l'assassinat d'une impératrice d'Autriche.

. . . .

XL

4 décembre 1898.

. . . .

... Pourtant ma vie n'a pas beaucoup changé, mes idées sont bien les mêmes, et mes ennuis aussi. Il y a en plus pourtant que ma petite Maria est encore à l'hôpital et qu'elle me donne des émotions joyeuses et tristes. La vie de ces pauvres petites filles est une succession de rires et de pleurs.

Ça se passe dans la rue à rire, dans des chambres de jeune homme à faire l'amour, ça se continue à l'hôpital et ça finit souvent au coin d'une rue, un soir d'hiver, à offrir des bouquets fanés. C'est bien triste.

Je suis allé la voir ce soir à son hôpital où elle était charmante avec sa coiffe blanche sur ses cheveux bien noirs. Elle ressemblait à bien des rêves que j'ai eus d'une petite ménagère en bonnet que je verrais, les manches retroussées, en train de faire des confitures. Elle me montrait un bas de pantalon qu'elle avait fait, elle me parlait de son mal, de ses ennuis, et j'étais plein de pitié. Elle me disait des mensonges aussi, et je comprenais que la vie des petites femmes à Paris est une chose dure puisqu'elle les oblige à mentir. Et je m'en suis retourné bien agité le long des rues fatigantes et je suis allé au musée du Luxembourg voir des choses.

Elle m'écrit des lettres maladroites et tendres. Son âme est délicate parce qu'elle est malade. Elle a des trouvailles charmantes : " Je termine en t'embrassant de tout mon petit cœur d'enfant malade." Elle me raconte ses peines. Je suis le confident de cette pauvre enfant malheureuse et j'apprends des choses terribles.

Tout ceci m'a donné l'idée d'un roman où l'on verrait tout au long une jeune ouvrière devenir une prostituée. Je commence à amasser des documents. Mais, mon Dieu ! que c'est long, et qu'il

y a donc du travail! Bouquins de sociologie, d'économie politique, de statistique, je vais compulser tout cela. Il faut que je connaisse les salaires de femmes. Bien mieux, mon héroïne sera fleuriste, et il va falloir que j'apprenne le travail de la fleur! On me voit dans les rues m'arrêter aux étalages, examiner les fleurs pour voir comment c'est fait. On me voit devant les boutiques de modistes examiner les chapeaux. Il faut encore que je m'occupe de la prostitution à Paris. J'irai dans les cafés de femmes, dans les bordels. Il faut que je fasse la connaissance d'un certain nombre de vieilles putains immondes, que je sache leur vie du jour et surtout celle de la nuit. Il faut que je visite le Dépôt, Saint-Lazare, les hôpitaux. Si c'est possible, j'assisterai à la visite hebdomadaire des femmes en carte. Travail, travail! Mon pauvre vieux, quand on voit certaines choses de trop près on est plein de douleur comme un chien. On est tout en larmes. On a des colères contre la Société et l'on devient anarchiste. Toi qui es heureux tu aurais honte de ton bonheur si tu contemplais certaines misères.

Ma vieille Maria me fournit des renseignements. Elle est une encyclopédie ambulante. Comme elle a une intelligence supérieure elle me fournit même des renseignements épatants. Je l'aime bien à cause de cela et, plus tard, quand je serai un vieux sénateur plein d'argent, je lui ferai une position.

Pour le moment je continue mon livre de l'enfant et sa mère. Mon gosse a un an, il est

sevré, il sait déjà imiter l'âne, le veau, le mouton et la poule. C'est d'ailleurs un bel enfant. Mais il me donnera bien du mal en attendant sa majorité. Ah ! s'il était seulement au collège !

. . . .

XLI

7 janvier 1899.

. . . .

Chez moi aussi, mon bon vieux, il se passe des événements. Je n'y suis pas intéressé directement, mais le spectacle n'en est pas moins désolant. Imagine donc que cette pauvre jeune fille dont je t'ai parlé, au cours de sa vie désorganisée de ces derniers temps, a récolté la syphilis. C'est bien triste. Voici une pauvre enfant de vingt et un ans qui sort de l'hôpital pour recommencer à être malade et pour y retourner ensuite. Cela se passera de cette façon jusqu'au jour de sa mort. Il lui faudrait se soigner quotidiennement pendant trois ans pour arriver à la guérison. Elle n'en a pas les moyens, et la vie qu'elle mène n'est pas assez régulière pour cela. Si tu savais comme elle est désolée ! Elle a eu auprès de moi des crises de larmes affreuses pendant lesquelles son corps ne pouvait plus se tenir. Je la consolais de mon mieux, mais nos

consolations sont bien peu de chose à côté de ces malheurs-là.

Il y a eu pire encore. Elle avait vécu avec un bonhomme qui, maintenant, veut la faire travailler pour lui. Comme à sa sortie de l'hôpital elle ne savait pas où se loger, je lui donnais quelque peu l'hospitalité. Je l'avais un peu retapée. Elle était retournée à l'atelier, un jour, et ç'avait été pour moi un bien beau jour. Elle rentrait dans l'existence régulière, son parti était pris de ses malheurs. Elle faisait des rêves innocents. Un soir elle me disait : Je vais louer une petite chambre à côté, rue Saint-Martin, et nous pendrons la crémaillère. Nous ferons un fricot épatant. J'achèterai un poulet. C'est précisément la nuit où elle me racontait cela qu'on est venu frapper à ma porte, à 3 heures du matin. Une femme se nomme. J'ouvre, et la femme entre, accompagnée d'un marlou énorme et d'un autre jeune homme qui était le bonhomme à Maria. Ils avaient découvert son adresse et venaient chez moi pour la chercher. J'ai vu là une scène lamentable. Je n'avais aucun droit sur elle. Je n'étais pas en force. Je pense qu'elle ne protestait pas pour ne pas m'attirer de désagréments. Enfin, après m'avoir juré " sur sa conscience d'homme " qu'il ne lui ferait aucun mal, le bonhomme l'a emmenée. Voilà. Il y a huit jours. Je ne sais plus ce qu'elle est devenue. On doit lui avoir soigneusement interdit ma maison, et ça me fait beaucoup de peine parce qu'elle deviendra maintenant une

prostituée. Elle ne se soignera pas, elle sera bientôt vicieuse comme celles de son métier, et elle ne tardera pas à mourir.

Je te raconte bien mal ces choses, mon cher Henri. Et puis il faudrait avoir connu cette jeune fille d'une intelligence supérieure, et qui était une des meilleures femmes de ce monde.

. . . .

XLII

15 février 1899.

. . . .

Ma vie est pleine d'oscillations. Si mon cerveau a un peu de calme et peut poursuivre assez régulièrement sa besogne, du moins mes nerfs et mon cœur n'en ont guère : Je suis ballotté par toutes sortes de sentiments, d'études, de malaises et j'en perds un peu la conscience. Ce n'est qu'un moment de ma vie, je l'espère.

Je continue mes études sur la prostitution. T'ai-je dit que je devais faire un roman là-dessus quand j'aurai fini mon livre sur maman ? Les choses que je découvre sont horribles. Syphilis, alcoolisme, crapulerie sont les phénomènes quotidiens de l'existence de plus de 50.000 femmes de Paris. Je t'exprimerai quelque jour en détail

comment je vois cela et comment j'essaierai de le rendre, mais pour l'instant je me contente de prendre quelques notes. Je sens surtout une immense pitié pour cette misère. Si tu étais ici je te dirais quotidiennement ce que je découvre.

Une prostituée, mon ami, est souvent une pauvre créature chaste que la Destinée a choisie pour faire le mal. Elle n'est plus elle-même, mais une partie du Destin. *Toutes les prostituées ont la syphilis* et la prennent en général au début de leur profession. Alors, elle se promène chaque soir en riant pour attirer les hommes et leur communiquer son mal. Comprends-tu cela, mon bon vieux : c'est la fin du mois, cet employé qui vient de toucher de l'argent, mange, boit, est gris et se sent une âme enfantine. La Nature nous rend comme des petits enfants lorsqu'elle veut nous tenter. Cet homme passe dans une rue, il rit comme un ange, et il rencontre cette femme. C'est fait, ils sont ensemble, il y a l'homme et le Destin. L'homme va avoir la syphilis.

Ma petite amie Maria est chaste et bonne, et je la vois marquée de cette marque ineffaçable qui fait les héros et les prostituées. Elle me raconte ses histoires et c'est un trésor de documentation. Elle a perdu son père il y aura bientôt quinze jours. Elle a pleuré. Elle était pleine de douceur et de mystère comme une pauvre âme désolée. Mais la veille de l'enterrement de son père elle a dû " travailler " sur les grands boulevards jusqu'à 4 heures du matin. Pour avoir un chapeau de deuil et du pain.

Et ces pauvres familles parisiennes ! Le père de cette enfant était un ouvrier peintre en bâtiments. Il laisse sept enfants dont trois en bas âge : douze ans, dix ans, sept ans. La sœur aînée, mariée à un couvreur, et qui a un enfant, et qui va en avoir un autre, a pris le deuxième. Le frère, ouvrier-trempeur pour la fleur, qui a vingt ans, qui est collé, et qui va être père a pris les deux autres. Il partira au service l'année prochaine. Que deviendront cette femme et ces trois enfants ? La plus jeune fille, qui a *dix-sept ans*, qui est syphilitique depuis un an déjà, est en ce moment-ci à Saint-Lazare. Mon bon vieux, à l'âge où nos sœurs sont de jolies jeunes filles délicates, celle-ci est déjà une vieille prostituée. Est-ce assez triste ? L'agonie du pauvre père devait être affreuse. J'ai passé trois jours noirs en pensant à ces choses, j'en souffre encore, et quand je réfléchis je me dis que cela se voit dans des milliers de familles parisiennes.

. . . .

XLIII

7 mars 1899.

. . . .

Tu me dis que tu te sens à ton aise parmi toutes

tes occupations. Voilà une chose qui ne m'étonne pas du tout. Tu as un tempérament très actif, et puis quand même tu serais un ramolli comme ton vieux Louis, tout travail te ferait du bien. Je t'ai exprimé plusieurs fois mes idées sur le travail qui nous fortifie. Il y a encore une raison de joie : c'est que nous mangeons un pain que nous avons gagné et qu'il faut, en toute justice, gagner le pain que l'on doit manger.

Tu as bien raison aussi d'avoir ce dégoût des écrivains poseurs. Ces gens-là sont désagréables et nuisibles, désagréables à cause de leur égoïsme prétentieux et nuisibles pour l'exemple qu'ils en donnent. On croit que c'est ça la littérature. Il y a même des imbéciles, comme un employé de mon bureau, qui en prennent les apparences. Grands cheveux, grande cravate et petit air supérieur, il faut voir ce bonhomme. Il me rappelle de très près l'histoire de Samson dont toute la force résidait dans la chevelure. Et puis, d'un autre côté, il n'y a de bon, comme tu le fais, que le travail bien calme d'un homme ordonné, qui vit la vie de tous les hommes et qui par cela même en connaît mieux les idées et les sentiments.

Mon existence n'a pas beaucoup changé pour ce qui est des ennuis et des chagrins, mais elle s'est matériellement améliorée. Je connais moins la dèche, et par une bizarrerie naturelle, c'est à présent que je pourrais m'en offrir quelques-uns, que je me prive absolument d'alcools. Je m'ennuie

beaucoup, mon bon vieux, c'est devenu une vieille habitude, et même c'est en ces moments d'ennui que je me sens à mon aise. Je suis moi, le Philippe de toute la vie, je me reconnais et me savoure.

Histoires de prostitution, toujours. Documents humains ! J'en vois chaque jour. Je suis servi par le Hasard avec abondance. Je fais des rencontres, j'apprends des faits. Je suis allé dernièrement à l'Hôpital de Lourcine et j'en ai vu, et j'en ai vu, des vieilles et des jeunes. Des syphilis de haut en bas, et les complications sans nombre qui résultent de la noce. Il y a bien de la misère au monde, et je suis porté à maudire tous les riches, tous les heureux qui n'ont pas travaillé pour mériter le bonheur. Il faut travailler, mon bon vieux, il faut que notre pain soit le fruit de notre travail. Les rentiers, les fainéants et les noceurs sont les derniers des hommes et c'est leur paresse qui entretient la misère des malheureux. Nous devrions nous pénétrer de ces idées-là et les exprimer. Je ne rougirai jamais de mes vêtements de travail qui ont une noblesse que ne possède pas l'habit élégant de nos riches confrères.

. . . .

A quoi travailles-tu, maintenant ? Détails, détails. Je continue mon bouquin et mon gosse vient d'avoir douze ans. Nous le soignerons jusqu'à dix-huit et puis nous l'abandonnerons aux événements de ce monde.

. . . .

XLIV

18 mai 1899.

. . . .

Je ne sais pas quand nous nous verrons, mais il faudrait que ce soit bientôt. Nous avons dû changer beaucoup, depuis que nous nous sommes vus. Il me semble que nous sommes moins jeunes, mais que nous sommes plus forts et meilleurs. Nous avons eu bien des peines en somme pour arriver à ce jour. Mais je pense que nous sommes bons l'un et l'autre et que nos maux auront servi à nous faire comprendre ceux des autres. Ma vie à moi n'est pas heureuse, mon cher vieux, mais elle contient une force de résignation, sans amertume comme sans envie. Et puis au fond mes tristesses me donnent une espèce de bonheur digne et noir que je voudrais bien mettre dans mes livres. Elles me donnent aussi un grand désir de faire le bien.

. . . .

XLV

8 juin 1899.

Vieil Henri, je demeure maintenant 29, quai d'Anjou. C'est dans l'île Saint-Louis, sur des quais pleins d'ombre et de calme auprès desquels la Seine semble un canal et se repose. Pense donc que la nuit, les arbres qui sont sous ma fenêtre, j'entends leurs feuilles qui bruissent au vent. C'est là qu'il fait bon travailler, loin de Paris, en face d'un portrait de Léonard, d'un Christ de Grünewald et d'un bois de Max[1].

. . . .

XLVI

23 juin 1899.

. . . .

Ta dernière lettre si longue et si bonne m'a montré, comme une seule image, toute notre amitié passée et toute notre amitié présente et m'a fait penser que l'avenir en était encore rempli. C'est un beau bonheur, au milieu de ma vie pauvre et

[1] Max Elskamp.

soucieuse, que ce sentiment qui nous unit. Je n'ai pas été gâté du côté des femmes, mais je l'ai été du côté de l'amitié.

Quand je pense à toi, je suis bien ému. J'ai un autre ami ici, auprès de moi, qui travaille dans le bureau voisin, avec une âme bleue et un beau cœur humain. Il contient aussi une partie de ma joie. Quand tu viendras à Paris et que tu le verras, mon vieil Henri, tu sentiras combien il est beau, et lorsque tu connaîtras sa vie, auprès de sa femme et de ses enfants, tu en rapporteras le souvenir d'un spectacle divin. Tu es d'ailleurs un des personnages familiers de son petit garçon, avec Monsieur Gide, Monsieur Prod'homme, et tu participes à des drames qui t'unissent à Polichinelle et à d'autres personnes terribles. Et je vois mon pauvre ami boiteux, toujours malade, travailleur et bon, qui lit, qui médite, qui aime le bon peuple, celui qui gagne sa vie, avec de la peine. Nous causons de toutes les choses humaines et il possède une grande âme, très saine, dans laquelle les événements ont leur place, loués ou méprisables suivant leurs qualités de simplicité, de bonté. Son intelligence est claire, profonde et humaine. Bien des fois il est mon guide et mon soutien. Cet homme contient de la lumière. Tous ceux qui voient sa face blonde et ses yeux bleus sentent sa vie et l'aiment. Tu verras. Il a écrit des choses dans *l'Enclos*, qu'il signait : Lucien Jean. Je les aime beaucoup. Relis-les.

Tu me racontes toute ta vie familiale et tu me la fais sentir. Il me semble voir ton petit appartement clair et tu montres la naïveté de ton expérience en disant que je paye peut-être autant que toi, pour ma chambre. Mais, Monsieur, non seulement j'en paye 25, mais encore j'en paye 30, et 3 francs que je donne au garçon, qui font 33. Il est vrai que j'ai trouvé quelque chose d'à la hauteur. Grande chambre donnant sur les plus beaux quais et les plus calmes, et cabinet de toilette. Parfaitement ! Il me vient de l'air jusque dans les talons, le vent souffle dans les peupliers, la Seine s'arrête de couler, les petites filles font des rondes, le soir, de bien jolies rondes. Ma voisine est une veuve, mère de deux filles. C'est tranquille et convenable. Cependant que Monsieur Drumont déclare que l'insurrection est un devoir impérieux parce qu'un innocent revient du bagne.

Mon gosse a quinze ans et je ne lui donne pas huit jours pour en avoir vingt, et je ne lui donne pas jusqu'à fin juillet pour fiche le camp.

. . . .

XLVII

27 septembre 1899.

. . . .

J'ai fini mon roman. Il est entre les mains de Vallette. Je vais commencer l'autre, qui parlera des prostituées, des souteneurs, de la faim et de la syphilis. Encore quelques livres que je voudrais lire, et puis je m'y mettrai. C'est assez triste, va, de n'avoir que le travail qui vous soit un peu agréable.

J'ignore bien ce qui se passe dans la "littérature". Je trouve qu'il vaut mieux passer son temps au milieu des gens ordinaires, qui vous font connaître la vie ordinaire. Je connais aussi quelques crapules qui me sont très utiles pour mes études.

. . . .

XLVIII

27 novembre 1899.

. . . .

Mon existence, mon cher ami, est bien plus triste qu'autrefois parce que toutes les anciennes

tristesses viennent s'ajouter aux nouvelles. Il y a même des jours où je me demande comment ça finira, car il faut bien que ça ait une fin. Parfois mon chagrin prend la forme d'une idée fixe et je le promène dans les rues en baissant la tête comme une bête en colère. Le seul bon moment est celui où, ayant dîné, je rentre chez moi, je m'assois et je fume un cigare en buvant une tasse de café. Je pense à ce que je vais écrire tout de suite, je l'ordonne. Si les chagrins reviennent, je relis une pensée de Dostoievsky que j'ai inscrite sur mon mur: " Celui à qui il a été donné de souffrir davantage, c'est qu'il est digne de souffrir davantage ". Au fond c'est bien faux, mais je t'assure que c'est quand même bien consolant. Je regarde aussi une tête de Dante avec des lèvres abaissées et des plis d'amertume et je sens que celui-là aussi a souffert. C'est un vieux compagnon de misère. Il était bien plus grand que moi, mais il est mon frère.

Je travaille à mon roman sur la prostitution dont je t'avais déjà parlé. Mon bonhomme se promène boulevard Sébastopol, une heure de raccrochage, et il va lui arriver malheur. Mon livre sur l'amour maternel va paraître, partiellement, en mars prochain. Ça fera un petit volume de la grosseur de mon dernier. On n'en a pas voulu au *Mercure*.

Tu vois Christian Beck. J'ai gardé de lui un souvenir excellent. Rappelle-le-lui. On m'a dit qu'il portait maintenant une barbe de sapeur.

J'espère aussi qu'il est, comme autrefois, d'une gravité également de sapeur. Et Toisoul ? Je voudrais bien qu'il fasse encore des vers, pour en lire. A ce propos, toi qui oublies tout, n'oublie pas de lui dire que j'ai perdu, dans mon déménagement, ses *Images de Dieu.* C'est un livre dont je n'aime pas me passer. Il aurait la meilleure tête du monde s'il voulait m'en envoyer un autre exemplaire. Je dirai partout qu'il a beaucoup de talent !

Il y a à Paris de pleines rues de Méridionaux. X. Y. Z. et toute une bande, avec des accents horribles, parlent et vont courir chez tout le monde pour être connus, pour intriguer, pour "arriver". J'ai peut-être tort de mettre Z. dans cette bande, parce qu'il m'a eu l'air plutôt d'un brave garçon très modeste. Le cas de Y. m'amuse énormément. Voilà un garçon qui a prêché la décentralisation un peu partout. Eh bien ! il vient habiter Paris. Et pour venir habiter Paris pendant trois ans il a consenti à se préparer à l'Ecole ..... Il vient d'être reçu. L'Ecole..... ne lui plaît pas. Mais alors, vous qui aimez la décentralisation, qui vous forçait à venir à Paris, — malgré votre famille. Vous avez aussi chanté la libre nature et médit des bibliothèques. On n'est pas plus conséquent avec soi-même.

J'insiste sur ces choses parce que l'écrivain doit vivre d'accord avec sa théorie. Nous qui n'aimons pas les riches, nous ne devons jamais être riche. Si un jour je gagnais des ors, j'estime que je n'aurais

pas le droit de m'en servir pour vivre dans le luxe et les plaisirs. Sinon je me condamnerais moi-même. Je n'aurais plus le droit de parler à un ouvrier et de lui dire : Mon frère... Il n'y a qu'un système : c'est de donner ses biens comme, dit-on, l'a fait Tolstoï. Sinon l'on n'est qu'un chien qui aboie sans cause.

Ecris-moi bien vite pour que je te puisse raconter toutes mes histoires et surtout pour que je sache toute ton existence. Parle-moi de mes "neveux". Dis à ta femme qu'elle est mon amie.

Je t'embrasse, mon vieux frère.

Louis.

XLIX

14 janvier 1900.

Mon ami bien-aimé,

Je t'écris ce soir, dans ma chambre, alors qu'il est tard et que je pense à notre amitié avec bien du remords. Tu m'écris une lettre de douze pages et je mets des jours à y répondre. Comprends bien, mon vieil Henri, que si je t'écris moins ce n'est pas parce que je t'aime moins. A mon bureau, durant le jour, il y a trop de bruit pour que je puisse t'écrire avec intimité. Le soir je travaille et

puis j'ai le cerveau trop las pour t'adresser assez clairement les pensées que je te donne. Tu es une bonne vieille chose de ma vie, une chose déjà ancienne. Je dis une chose parce que tu m'es utile, tu es là, je te vois, je te touche et notre amitié est si profonde et si ancienne que j'en ai une sensation physique. Tant mieux que tu sois heureux et que tu aies une vie qui te plaise jusque dans ses travaux. Nous avons causé souvent du travail. Mais tiens-moi toujours au courant de tes petites histoires de vie et de bonheur.

. . . .

Ma vie continue à m'ennuyer. Je me dis : la solitude est fortifiante et je lui dois d'avoir des émotions, des désirs et du caractère. Je regarde la tête de Michel-Ange, celle de Dante et des gens qui ont souffert et je m'en compose une sorte de remède à mes chagrins. Car les chagrins sont les plus forts et crient à certains moments. Je les traite encore par le travail et par la vadrouille quand j'ai touché mon mois. Rien n'y fait. Comme ils correspondent au besoin physique et moral que j'ai d'une femme, ils ne peuvent pas me quitter, avant bien des années encore. Car je ne compte que sur le Temps. La femme, je sais toutes les raisons matérielles qui l'écarteront. Quand ce ne serait que ma pauvreté présente et à venir. —

Je bûche. C'est le roman sur la prostitution dont je t'ai parlé. Je viens d'achever le troisième chapitre, mais il y en aura bien dix.

T'ai-je dit que je comptais faire paraître au mois de mars quelque chose qui s'appellera *La Mère et l'Enfant* ? Ce sera à peu près de la grosseur de mon dernier.

As-tu lu *Résurrection* de Tolstoï ? C'est un des grands livres. Lis-le si tu ne l'as déjà fait, sinon ta vie morale ne serait pas complète. Il y a des choses qu'il faut avoir lu. Tu m'en parleras dans ta prochaine lettre. Je te répète que tu ne peux pas te passer de le lire.

. . . .

L

26 avril 1900.

Mon ami bien aimé, il fait de beaux jours de printemps et les premières verdures me semblent toutes neuves. On a chaque année l'impression qu'on n'avait pas encore vu ça. Sous ma fenêtre, il fait bien bon, avec la Seine et l'éclaircie. Je ne te dirai pas que j'ai de la joie parce que je n'en ai plus guère, mais j'ai quelques gaîtés nerveuses qui me rendent tout tremblant. Voici donc l'état d'aujourd'hui. Ça ne sera pas celui de demain parce que le printemps des jeunes gens seuls...

Tu as dû recevoir mon livre lundi dernier. Parle-m'en sans crainte. Je me demande si le

premier et le troisième chapitre ne sont pas un peu longs et filandreux.

Je travaille à mon roman qui s'avance un peu. Il y aura dix chapitres et j'en suis au septième. C'est parfois d'un raide, à friser la Cour d'Assises.

Et toi, quand vas-tu te décider à faire paraître quelque chose ? Pourquoi ne publierais-tu pas tes vers ? Je ne vois pas tout à fait la chose comme tu la vois. J'estime au contraire que nos œuvres correspondent à un moment de notre vie et que les publier le plus tôt possible c'est donner à sa vie du moment même une plus grande force. Passé quelque temps nous nous désintéressons de notre œuvre parce que nous nous sommes éloigné d'elle.

. . . .

L'Exposition est ouverte, les restaurants vont être pleins et nous mangerons un peu plus de cheval et de vache enragée. Pas moyen d'avoir l'omnibus ou le bateau. Nous sommes fixés dans Paris, dans un Paris dégoûtant. Les femmes aussi augmentent leurs prix.

As-tu des nouvelles de Max ? Il y a des mois que je n'en ai plus. Et Beck ? Sa revue ne m'a pas intéressé parce qu'elle est philosophique et que la philosophie de Beck, quelque profonde qu'elle soit, ne signifie rien. Je n'aime pas le raisonnement pour lui-même. C'est un de nos outils, et voilà tout. Ça n'est pas non plus le seul outil, comme Beck semble le croire. Et puis se croire supérieur,

parler de son influence sur la foule, tuer des nègres... c'est simplement naïf.

. . . .

Et je te quitte, mon cher ami, pendant qu'il fait beau tout autour de mon bureau obscur. Il doit faire bon vivre pour beaucoup de jeunes gens. Je me console de toutes ces choses mais je ne m'en console pas bien profondément puisqu'il suffit parfois d'un spectacle pour me ramener d'un seul coup mes vieux chagrins.

. . . .

LI

23 mai 1900.

Mon ami bien aimé, je t'écris au bureau. C'est un assez vilain jour pour moi parce que je m'ennuie beaucoup. Je suis dans un moment de crise et c'est bien plus embêtant parce qu'il y avait quelques jours que ça m'avait quitté. Il y a des moments où tout me semble absolument noir et où les vieilles espérances qui font que je vis quand même semblent bien malades. Ça craque terriblement aujourd'hui et il suffit d'une femme qui passe, d'un geste autour de moi pour que je l'entende craquer à en mourir. Je ne m'en prends à personne, pas même à mes maladresses et à mon

peu de chance, je remonte bien plus haut et je m'imagine que je suis venu en ce monde avec un destin fait de cette manière. Vois-tu, mon vieux frère, si le Bonheur venait me visiter maintenant il serait trop tard. J'ai trop l'habitude de souffrir et le Bonheur ne pourrait que me faire souffrir encore. Je t'assure que c'est triste.

Mon roman s'avance. J'en suis tout à fait inquiet parce que c'est un livre comme je n'en avais pas fait jusqu'à présent. Et puis il y a des chapitres qui sont tellement inférieurs à ce que j'ai senti ! Vraiment nous restons toujours en dessous de la Vie, nous n'en montrons qu'une face, et nous la montrons mal. A ce sujet, je sens que je vais devenir, au point de vue du travail, un drôle de type. Parfois des amis ou des camarades viennent me voir. Eh bien ! on ne me fait pas plaisir quand on vient me voir. On m'arrache à mon travail, on me dérange dans mes habitudes, il me semble qu'on m'arrache à moi-même. Parfois je sors. Je suis nerveux, mauvais, avec des injures plein la bouche.

Mon livre m'a fait recevoir de belles lettres, de ces choses spontanées qui devraient me rendre heureux. Je regarde ces pauvres feuilles de papier, je les replie et je me dis : " A quoi bon ! la seule chose qu'il te faudrait, tu ne l'auras jamais ". Je crois que si un jour j'ai quelque argent j'essaierai de l'alcool.

Et pour finir cette description de ton vieil ami

sur un ton moins noir, je veux te dire que j'aime beaucoup le travail. Si tu savais comme je m'y attache ! J'en mange tout le jour par avant-goût et le soir je m'y mets avec du feu dans la poitrine. C'est un petit coin, le seul petit coin qui me soit resté. Mais pense donc que je n'en recueille aucune joie. Quand on me dit : ce n'est pas mal, votre dernier livre, je souffre un peu plus.

— Je t'en ai dit long, mais il fallait bien que je te le dise. Comment va la petite famille ? Mes neveux, celui qui tette et celui qui regarde téter son frère, où en sont-ils ? Et la maman ? Dis-m'en aussi long que je t'en ai dit. Viendras-tu à l'Exposition ? Il y a une exposition de paysages extraordinairement belle. Je n'ai pas le cœur de t'en parler aujourd'hui, mais il faudrait que tu voies ça.

. . . .

LII

13 juillet 1900.

Mon vieil Henri,

Je suis assez fatigué et assez embêté pour être resté un long temps sans t'écrire, malgré tous tes appels. Ne crains rien, pourtant. Si même je t'écris

encore aujourd'hui avec mollesse, ne va pas croire à de la mollesse ou à de l'indifférence dans l'amitié que je te porte. Il fait trop chaud, aussi.

J'ai fini mon roman, voici déjà quinze jours et je l'ai déposé à la *Revue Blanche* où huit jours auparavant Thadée Natanson m'avait fait un accueil extraordinaire. Mais dès maintenant il y a un inconvénient, c'est que ça ne fait qu'un tout petit 3 fr. 50. J'ai donc assez peu d'espoir.

J'attends avec impatience le mois de septembre pour partir en congé. Paris est terrible en été et si à cela on ajoute l'Exposition, il en résulte un état innommable des rues, des restaurants, des hôtels, et de tous les endroits où nous allions vivre notre vie déjà maussade de Parisiens. Je pense avec délices à des petits coins de terre où il n'y aurait personne.

Les jours se suivent comme toujours en m'apportant chacun sa peine. Tout cela s'accumule et je me demande si j'aurai la force de le supporter encore longtemps. J'en doute. Même dans les moments les plus noirs de ma vie je n'aurais pas prévu ça. J'ai une peur horrible de la neurasthénie parce que je sais bien que si mes nerfs commencent à fléchir je ne pourrai plus jamais les remonter. Aussi comme je me tiens raide. C'est même assez drôle de me voir dans la rue où je ne perds pas un pouce de ma taille et où je marche d'un bloc.

Je compose mon prochain roman qui se passera dans mon pays et sera sur la pauvreté. Le person-

nage principal sera un vieil ouvrier ne pouvant plus travailler et qui deviendra de plus en plus malheureux. J'aurai à côté de lui un cher petit personnage que je soignerai. Mais je n'ai pas l'esprit à te raconter toutes ces choses.

Ecris-moi tout de suite quand tu seras à la campagne, et ne t'épargne pas. J'aurai sans doute assez d'énergie pour en faire autant. Parle-moi de mes neveux. Le tout petit va-t-il mieux ? Et la maman ?

Allons, mon vieux frère, je te quitte un peu trop tôt, mais je ne puis que faire des réflexions de gâteux et ne puis pas t'exprimer au millième la tendre affection que je te porte.

En vous embrassant tous.

Louis.

LIII

Vendredi soir, 12 octobre 1900.

. . . .

Figure-toi, mon vieux, que mon roman va être édité à la *Revue Blanche*. Un Thadée Natanson enthousiaste, quelque chose d'extraordinaire. Du reste le roman ne peut pas paraître dans la revue parce qu'il est trop raide. Ça représente tout de même des ors. Quelle cuite, ô mon ami ! Pen-

dant huit jours je roulerai dans les tavernes, au milieu des alcools et des rires. Préparez-vous, filles de Paris !

. . . .

Je vis toujours comme un vieux loup. J'ai lié connaissance avec une femme très intelligente et neurasthénique. Correspondances à flots. Elle ne peut pas souffrir l'homme : la voilà bien ma guigne ! Nous ferons peut-être des amis tout simplement. Elle écrit d'ailleurs un roman.

Le 3 novembre à 9 heures du soir, je dois commencer l'écriture de mon nouveau bouquin qui se passera dans mon patelin. Histoire de vieux pauvre qui dégringole l'échelle des misères, de jeune ingénieur anarchiste et de bourgeois alcooliques. Oh ! que je suis inquiet ! J'ai peur de rater tout ça. Parfois je sens le grand frisson pour un chapitre où je mettrai quelque chose. Mais l'ensemble, la philosophie du livre ! J'ai bien le trac.

Ecris-moi PAR RETOUR DU COURRIER, LONGUEMENT. Lâche femme, enfants, père et mère. Sacrifie les intérêts de la maison Van de Putte pour m'écrire. Sinon, je promène la Sociale chez l'affreux bourgeois que tu es. Dansons la Carmagnole !

Embrasse tous les tiens pour moi, vieil Henri. Ah ! quand j'irai voir mes neveux, je leur apporterai des trompettes pour qu'ils te réveillent de ton engourdissement.

. . . .

LIV

31 décembre 1900.

Mon vieux frère chéri, je commence ma lettre et ceci te prouvera que je pense à toi pour la Bonne Année, comme toujours, mon vieil Henri. *Bubu-de-Montparnasse* va bien et je pense que tu verras ce jeune enfant avant un mois, bien qu'il ne soit destiné à être vendu et mis en vente que vers la fin de février. Il a pour remplaçant, sur la table où je travaille presque (?) chaque soir, un vieux pauvre, une famille de poivrots et un bon type qui vient d'être reçu à l'Ecole Centrale. Il s'appelle Jean Bousset et je l'aime bien. Tu verras, mon vieux frère, ça fera un sale anarcho et je ferai brûler pour lui le bazar de la Charité. Il a un bien beau cœur, mais pas tout de suite. Ça lui prend en pensant à la misère des ouvriers et à la solitude de son cœur. Que va-t-il devenir ?

Je pense à toi et à vous tous dans ma pauvre chambre du soir où je suis encore plus malheureux et plus désolé qu'autrefois. Mais j'y ai de belles extases aussi que je te raconterai à la fin de cette lettre, mais pas tout de suite parce que... Je suis obligé de t'écrire tout bas. Je regarde mon vieux Michel-Ange et mon vieux Dante avec des folies dans les nerfs et dans la volonté. Car j'ai lu Nietz-

sche, ô mon beau cœur et c'est un remède à mes maux, un grand cordial qui me fait très fort. J'ai la crise de moi-même. Je veux être moi-même, avec feu, me réaliser comme un orage qui éclate et avec un peu de sécheresse, comme un coup de tonnerre. Comme ceci doit te paraître étrange, et comme ceci m'eût paru étrange il y a quelques mois, alors que je n'étais qu'un faible enfant. Je deviens un homme, maintenant. Tu n'as peut-être pas encore connu cela parce que tu es un peu plus jeune que moi et parce que ta vie a été calme. C'est le changement de ma vingt-sixième année, alors que je quitte mon âme qui était restée adolescente. Je suis devenu beaucoup plus froid, beaucoup moins bon. Je rêve d'écrire des choses substantielles et ramassées comme certaines statues de Rodin. Je voudrais ne plus être joli mais être solidement beau.

J'ai éprouvé pendant quelque temps un grand orgueil et une grande joie, comme il est dit dans la préface de *Humain trop humain* et je connaîtrai encore tout cela parce que je veux remporter toutes les victoires sur moi-même. Il y a eu des moments où je goûtais ma solitude comme un triomphe.

4 *janvier.* — Je m'étais arrêté là et pendant tous les jours suivants je n'ai pas eu *matériellement* le temps de t'écrire. J'avais commencé ma lettre dans un café, auprès de mon exquise amie Marie. Oh ! mon vieux frère, si tu savais comme je suis amou-

reux ! Elle est la femme d'un autre (collage) qui est un ancien camarade de lycée et un ami, mais pas intelligent, rugueux. Il est allé chez lui en vacances pour le Jour de l'An et tous ces jours je les ai passés avec elle. Comme nous nous entendons, comme nous sentons bien ensemble et quelle amitié profonde nous avons l'un pour l'autre! Je ne me croyais pas capable d'un sentiment aussi pur ni aussi complet. J'en déborde et cela me sort du cœur et se répand dans mon sang. Je ne puis pas t'exprimer cela, je ne puis rien exprimer du tout, sinon qu'elle a des yeux candides et que nous nous disons tout, c'est convenu. Oh ! mon vieux frère qu'est-ce que ça va devenir ? Est-ce que cela va devenir quelque chose ? Ce serait à désespérer. Il y a des soirs où j'ai peur et des soirs où je respire, où j'aspire d'un souffle de poitrine tout ce qu'il y a de bonheur au monde. Je ne sais pas si jamais une femme me comprendra comme celle-là, ni si elle sera comprise comme je la comprends. Je l'ai montrée à des amis qui l'ont trouvée très bien faite pour moi. Je ne sais pas si elle est jolie: je voudrais qu'elle ne le soit pas. Je l'aime pour ses yeux et surtout pour son cœur. Je lui dis : Ma chère petite Mahie, elle me répond : Mon petit Philippe chéri. Et nous nous disons tout et il est entendu que nous nous écrirons pour nous confier toutes nos peines. Nous formons des vœux en voyant des étoiles filantes. Que c'est bon ! Si je n'étais pas au bureau, je fondrais en larmes rien

qu'en t'écrivant ces choses. Tous les jours nous les avons passés ensemble. Et elle doit être là ce soir à 5 heures et demie à la sortie de mon bureau. Mon Dieu ! si elle allait ne pas y être ? Elle était un peu malade tous ces jours-ci et j'ai peur de tout.

Ma petite Miette, je ne sais pas si vous croyez à quelque chose. Moi je ne crois plus à rien. Si vous croyez au Bon Dieu, faites-lui donc une bonne prière pour moi et faites-en faire un petit bout au vieux Louis. Si le Bon Dieu existe, ça fera toujours un atout dans mon jeu. Vous voulez bien. Je suis bien malheureux, bien malade. Et puis moi je voudrais que vous soyez guérie.

Et toi mon vieux frère, écris-moi tout de suite, par retour du courrier si tu peux. Je faisais le malin en commençant ma lettre. C'est fini. Je t'aime bien. Je souhaite bien fort que Miette soit tout de suite guérie. Je n'ai pas pu y aller à Noël et je ne sais pas quand je pourrais y aller, dans votre Bruxelles ! Mais je voudrais bien, bien, bien.

Je n'aime pas du tout ton titre *l'Espace*, vague, large et un peu prétentieux. Il faut absolument que tu le changes. Et puis je ne peux pas continuer à t'écrire, non pas parce que je ne t'aime pas, non parce que je n'ai rien à te dire, mais parce que je suis malade, malade, malade.

Je vous embrasse tous.

Louis.

LV

12 février 1901.

. . . .

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je puis surtout t'écrire au bureau et que je n'en ai guère eu le temps pendant ces derniers jours. Et puis je continue ma série noire, je passe dans toutes les crises et j'ai des moments d'un désespoir agité. Ma pauvre histoire d'amour continue et me fait souffrir. J'ai l'impression d'avoir trouvé la femme qui avait été mise au monde pour moi et toutes les parentés de cœur que je trouve entre elle et moi irritent encore ma tristesse accoutumée. Je la vois si sensible, si douce, et nous nous entendons si admirablement et nous nous sommes dit tant de choses. Et les hasards de la virginité l'ont fait échouer il y a déjà plus de trois ans dans les bras d'une des brutes les plus épaisses. Actuellement il est absent (jusqu'à vendredi ou samedi) et je passe des soirées mélangées de bonheur total et d'amertume violente.

Il y a une chose terrible pour moi : savoir si cette histoire se terminera par de la vie et si enfin je deviendrai l'homme que je voudrais être, — ou si comme toujours j'en sortirai avec un livre. N'être qu'un homme de lettres, j'en ai soupé, et

de faire des chopins de documents ! Ecrirai-je cette aventure ou ne l'écrirai-je pas ? J'aurais l'impression de m'arracher la chair par poignées et je suis triste de tout mon passé comme plein de terreur devant la destinée. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Je me console parfois en pensant à des bombes complètes où je me recomposerais un peu l'âme aux moments trop amers. Je vais bientôt toucher 300 francs à la *Revue Blanche*. Ça va être 300 francs de cuite. Je pense aussi à des voyages, à tout quitter, à chercher partout, pendant toute ma vie, à l'Océanie, à je ne sais quelles folies de gamin ou de désabusé.

Mon pauvre vieux cœur, je suis bien malade. Tu ne peux pas savoir comme j'entends résonner ces mots : *n'être qu'un homme de lettres*. Sais-tu que toutes les joies littéraires me rendent bien plus amer. J'ai appris des choses extraordinaires : n'en parle à personne, à personne entends-tu, pas même à Toisoul. C'est Descaves et Geffroy qui lancent la chose. Il y a un prix Goncourt de 5000 francs donné à un jeune écrivain, prosateur. Et il est question de moi pour l'avoir. Bien entendu, rien n'est sûr, puisqu'il y en a huit autres qui ont peut-être des candidats, mais Huysmans, par exemple, qui est un familier de Descaves n'en a pas (il est vrai qu'il ne me connaît pas et que son vote est soumis à l'impression que lui feront mes livres). D'autre part, Mirbeau a, spontanément, fait demander tous mes livres à *la Plume*. Eh bien!

cette espérance m'a rendu triste jusqu'au fond. J'ai de l'argent, je suis tranquille, on me complimente de tous côtés, on recherche mon amitié et tout cela ne sert qu'à me rendre plus amer. Tout ce que j'eusse voulu me manque. Il y a des moments où je suis malade comme un chien enragé.

. . . .

... La date fixée pour la mise en vente de '*Bubu*' est le 26 février (d'aujourd'hui en 15). Je n'aime pas du tout les *Stances* de Moréas. C'est prétentieux et rien de plus : pas d'émotion, rien d'original que de la pré-ten-tion. Un nouveau Russe épatant : *Gorki*, de trente-trois ou trente-quatre ans. Je n'ai fait qu'en lire des passages. Fièvre littéraire.

. . . .

LVI

29 mars 1901.

Mon bon frère, je suis bien en retard pour t'écrire. J'ai eu tant d'occupations et surtout ma chère petite amie Marie qui est encore toute seule à Paris me prenait tous mes soirs. Je suis à la fois content et malade : c'est un beau sentiment auquel j'espère bien ne jamais faillir, mais qui a aussi de

mauvais passages lorsqu'en amitié l'on s'est tout donné et que l'on pense à ce qui reste encore. Nous nous aimons infiniment et en plus de cela il y a une délicieuse camaraderie, un enjouement. Je l'emmène partout, avec mes amis, et bien des fois nous nous sommes dit que nous avions l'impression d'être mariés.

Je suis très heureux de ce que tu me dis à propos de *Bubu* et j'ai beaucoup à te raconter là-dessus. Il y a un chapitre inédit. Voilà : le livre avait paru le jeudi en librairie. Le samedi matin je reçois une lettre de la petite que j'ai appelée Berthe, m'annonçant qu'elle venait de quitter Bubu et qu'elle travaillait depuis la veille. Je vais à son rendez-vous. Lasse d'être battue, après trois ans de trottoir, ayant souffert de n'être pas née pour ce métier-là, elle avait tout lâché. Je me suis occupé d'elle et j'ai trouvé quelques amis qui ont bien voulu m'aider. Il n'y avait qu'une solution pour elle : quitter Paris parce que Bubu l'aurait tuée si elle n'avait pas voulu recommencer. Nous lui avons payé le voyage de Marseille où elle avait quelqu'un à qui elle tenait un peu. Elle est partie, espérant d'ailleurs trouver du travail. Elle m'écrit souvent. N'a encore rien trouvé, va être obligée de recommencer, parle d'aller à Toulon où il y a des officiers de marine qui... Enfin elle est une femme libre, je ne sais pas ce qu'elle fera, mais l'essentiel c'est que Bubu ne la retrouvera pas. J'aurais voulu la faire aller à Bruxelles et te demander de lui trouver

de l'ouvrage (elle est fleuriste). Très gentille et douce, extrêmement bien élevée, bons sentiments, et ayant l'envie de rentrer dans la vie commune.

Garde ça pour toi : le chapitre de l'église est vrai. Il y avait trois ans qu'elle n'avait pas mis le pied dans une église. Le trottoir la nuit de la mort de son père est vrai aussi. Plus étonnant : le dernier chapitre est vrai. La lettre est vraie ! ! !... D'ailleurs tout le détail de Berthe et Bubu est rigoureusement exact, Blanche aussi est vraie. Le grand Jules, lui, n'existe pas.

Elle a acheté mon livre à Marseille. Je ne lui en avais parlé qu'au moment de son départ et je voulais le lui envoyer. Elle l'a acheté ! Elle m'a écrit que c'était bien vrai, tout lui était revenu, qu'elle avait eu bien de la peine et qu'elle avait pleuré surtout quand je dis que son père était peintre et qu'il est mort des coliques de plomb.

Le plus extraordinaire est ceci : Je l'ai fait connaître à la petite Marie. Voilà mes deux petites bonnes femmes qui du premier coup se mettent à s'aimer. Marie lui sautait au cou en disant : Je vous aime de tout mon cœur ! Elle montait sur le marchepied au moment du départ du train pour l'embrasser encore. Et quand nous revenions elle disait en pleurant : Mon Dieu ! la voilà sauvée ! Et ses larmes à toutes les lettres quand la pauvre gosse Berthe m'écrit qu'elle ne peut pas trouver d'ouvrage ! Elles s'écrivent.

La vente, je n'en ai pas de nouvelles depuis

plus de quinze jours. Natanson m'a dit que ça allait gentiment, et qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances et demie sur cent pour qu'on en tire une nouvelle édition, c'est-à-dire 500, de 1500 à 2000. J'ai eu de vagues comptes rendus dans les journaux, assez aimables mais bébêtes.

. . . .

LVII

29 avril 1901.

Mon ami bien aimé, il faut me pardonner bien des choses parce que je suis malade et que les circonstances s'embrouillent autour de moi. Il y a bien du nouveau depuis que je t'ai écrit, mais je suis de ces pauvres bougres à qui le bonheur se compte ou tout au moins pour lesquels il y a des complications autour des plus simples espérances. Ma chère petite Marie et moi nous nous aimons, nous nous le sommes dit et il nous semble dans la vie que nous passer l'un de l'autre serait de la folie. Elle a dû partir à Lyon, voici déjà quatre semaines et, par une de ces chances dont j'ai le secret, aussitôt arrivée, voici qu'elle tombait si malade que pendant trois semaines elle ne pouvait pas m'écrire et que je n'avais d'elle que de vagues

nouvelles que m'envoyait la bonne femme chez qui elle est, laquelle sait à peine écrire. J'ai connu toutes les misères de l'attente, ce piétinement sur place et ces douleurs terribles alors qu'on pleure d'avance ceux qu'on aime. Et depuis huit jours qu'on m'a écrit qu'elle allait mieux, je ne sais quels événements se passent qui me poussent en avant, qui l'empêchent de m'écrire et qui m'assomment au point que je ne sais plus penser. Je suis vieux, courbé de douleur et je n'ose regarder trop loin dans la vie, tant j'y vois d'éternelle horreur. J'ai l'air bien romantique dans mes phrases, mais je suis bien las, positivement, sèchement las.

J'ai reçu *la Planète*, je l'ai lue, je l'ai trouvée belle, mais je suis trop malade pour sentir une chose et il vaut mieux que je ne t'en parle pas maintenant parce que je ne puis plus recevoir les bonnes bouffées d'air des plus beaux printemps. Quelque jour je guérirai, je renaîtrai au monde où tu vis et, soit que le bonheur m'arrive, soit que j'aie secoué tous les poids qui m'écrasent, alors je pourrai te goûter et je te parlerai bien longuement, bien longuement de ton livre et de ton cœur. Ne m'en veuille pas. Je puis avoir des nouvelles demain, ressusciter instantanément. Je t'écrirai tout aussitôt.

Pour le moment j'ai besoin de bonnes paroles. Il faut que je sente que mes amis m'aiment et sont tristes avec moi. Panse mon pauvre cœur malade, écris-moi vite, dis-toi que je t'aime et que je pense

à toi parmi toutes mes peines. Embrasse tous les tiens. Je t'embrasse.

Louis.

LVIII

30 mai 1901.

Mon ami bien-aimé, je ne t'ai pas écrit depuis longtemps parce que j'ai eu des aventures puis des ennuis et enfin j'attendais la suite pour te mettre au courant et ne pas t'écrire une lettre te racontant des histoires qui n'eussent plus été vraies le lendemain. Sache donc que j'ai été collé huit jours exactement et que je suis maintenant libre encore, et cette fois-ci pour longtemps. Mon ami qui était avec Marie avant moi est venu me voir et m'a raconté des choses extraordinaires, preuves en main, l'a reprise et nous sommes restés excellents amis, lui et moi, ou plutôt, c'est depuis ce temps-là que je me sens pour lui une forte amitié, comme pour quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je marchais, jusqu'au mariage, j'avais déjà fait la demande au grand-père qui, paraît-il, s'y opposait, puis à la mère, qui allait consentir avec quel bonheur ! et je n'attendais plus que la réponse de celle-ci pour

initier ma famille. J'ai été la victime d'une femme d'ailleurs extrêmement intelligente, très fine, très femme, mais menteuse par hystérie, maladivement menteuse. Oh ! les petits yeux de quatre ans où l'on voit jusqu'au fond du cœur, les témoignages d'amour, le don de soi-même ! Je suis très documenté là-dessus. J'ai classé, numéroté, épinglé mes documents et maintenant que, dégagé de tout, je suis célibataire à nouveau, je me sens plein de force pour la vie à venir, avec du Nietzsche dans mon sac et tout mon tonnerre de Dieu de volonté. Car j'ai bien de la volonté, c'est même un jour sous lequel tu ne me connais pas.

Je ne puis pas te raconter toutes les histoires, c'est très compliqué. Il faudrait que je te montre mon dossier. Des choses comme ceci : Marie tenant la main de sa mère qui ne sait pas écrire pour me faire écrire des lettres disant qu'elle était malade et ne pouvait pas m'écrire. Il y a même une lettre où il y a : 1° le mot de la mère, 2° un mot de Marie : " Cher bien aimé, je suis au lit... une soif ardente me consume... je t'aime, je t'aime..." Cela avait pour but d'abord de gagner du temps et vers la fin de m'affoler. Joins à cela, pour la femme qui commettait ces actions, une grande générosité du cœur, un extraordinaire mépris de l'argent, des yeux merveilleux d'innocence et de vie. J'en tire cette conclusion, qui est aussi celle de mon ami, que j'ai eu affaire à une hystérique sans continuité morale. Et les intrigues, les cocu-

fications qu'elle lui a fait subir ! Il m'a montré des lettres étonnantes.

Je quitte cette histoire pour te parler de *la Planète* que j'ai lue et relue et que tous ceux que je connais ont trouvée très bien. C'est étonnant : Tu sais faire le vers plein, solide, et tu sais faire la strophe. Comme métier, comme langue, c'est très beau. Pour le reste, tu sais que je l'aime de tout mon cœur, tes beaux départs, tes voluptés, tes extases, ce qui est toi, mon cher ami Henri dont le cœur m'est si cher. Et ce que je te disais du vers et de la strophe s'applique au poème entier qui est bien un tout. J'aime beaucoup ce livre et je l'aime surtout, te connaissant, parce que maintenant que tu as cette forme solide, tu peux aller, et je sais tout ce que tu vas faire. Je t'écris à la hâte, je n'ai pas le temps de trouver une phrase définitive pour te parler de ton livre avec grande précision comme je le voudrais. Mais je te répète que je l'aime beaucoup.

Ton article de *L'Idée libre* sur *Bubu* m'a fait un grand plaisir. Mais je te l'ai déjà dit tu me vois trop comme un cœur sensible et pas assez comme un homme fort. Mes amis d'ici qui me voient tous les jours savent que je suis un homme fort, avec de la résistance et du courage et que j'ai des volontés furieuses. Il faut que tu le saches aussi, et que je ne suis pas qu'un bon type, mais aussi que je puis commettre des actes de sombre crapulerie, à froid, parce que je l'ai décidé. Et je

suis peut-être plus près de Nietzsche que de Dostoievsky. Ne crois pas que je fasse du chichi, en ce moment, je n'ai jamais dit si vrai.

. . . .

LIX

30 janvier 1902.

. . . .

Je passe à d'autres choses.

Le cœur va admirablement bien. Depuis six mois je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même. Et les vieilles sentimentalités qui débordaient dans mes lettres sont mortes à tout jamais. Je suis aimé d'ailleurs par une excellente femme, riche, bonne, pleine de qualités et qui me porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate. J'ai pour elle une grande affection, une grande estime, mais pas d'amour pour le moment. Je crois d'ailleurs que je n'en aurai jamais plus. Vraiment.

Côté tête. Je viens de terminer un roman qui s'appelle *Le Père Perdrix*. C'est l'histoire d'un vieux pauvre, en province, et je pense qu'il te plaira. Il doit paraître en avril à la *Grande Revue* et ensuite il sera édité à la *Revue*

Blanche. Je ne sais pas s'il vaudra mieux le faire paraître en juin ou en octobre. Je me suis mis depuis huit jours à un autre roman que je te raconterai prochainement. J'en ai au moins pour un an.

Mon vieil Henri, voilà les nouvelles importantes de ma vie. Si j'ai des ors et si un peu de liberté les accompagne : à Bruxelles ! à Bruxelles ! Je te ferai prendre des cuites et je te ramènerai le soir tout branlant à Miette : Le voilà votre époux ! Il est propre ! Je rassemblerai tes deux fils, je leur tiendrai un discours : Voilà, mes enfants, à quoi conduit l'abus des boissons alcooliques. On commence par boire un verre de bière, on finit par tuer sa femme et ses petits enfants.

. . . .

LX

12 août 1903.

Mon vieux,

Je serai à Bruxelles samedi matin 15 août et, quant aux excuses, je t'en ferai tant qu'il faudra bien que tu pardonnes à ma répugnante paresse. Je profite d'un train de plaisir. Durée quatre jours. J'arriverai vers 5 heures, mais le temps de prendre

une petite cuite, je serai chez toi vers 9 heures. Je serai avec un ami qui s'appelle Iehl et dont je crois t'avoir parlé et comme je l'aime beaucoup c'est une raison pour que tu l'aimes.

Nous voudrions aller à Rotterdam ou quelque part, samedi soir, parce que Iehl retourne à Paris dimanche soir. Moi, j'ai rendez-vous à Anvers avec Elskamp lundi matin.

Une peur m'a pris : seras-tu à Bruxelles ! Vite, une réponse. Il faut aussi qu'enfin je voie Toisoul.

A propos, ton père a-t-il reçu *La Bonne Madeleine* et *Le Père Perdrix* que je lui ai en-envoyés? Je serai bien content de voir tous les tiens.

Embrasse Miette et mes neveux pour moi. Et réponse par retour du courrier. Je t'embrasse.

Louis.

J'habite maintenant (depuis huit jours) 5, quai d'Anjou, 5.

LXI

Jeudi 7 mars 1907.

Mon bien cher ami, comme j'ai pensé à toi pendant la traversée et je t'assure que j'ai suivi chaque jour le chemin du bateau en pensant : Encore trois jours, puis deux jours... J'en veux

encore au vent. Je te trouve heureux malgré tout d'être en pleine aventure et quand je compare ta vie à la mienne je me désole bien davantage de me voir ici " casé ", assis, sans que rien ne m'arrive qui vaille la peine que j'en souffre ou que je m'en réjouisse. Pense à moi, rappelle-toi que rien n'est mort de notre vieille amitié et qu'en plus de ceux qui sont les tiens un homme t'aime pour la qualité de ta vie, pour la chaleur de ton âme et pour l'angoisse et la beauté que tu as su mettre dans ta destinée. Je t'embrasse, mon vieux frère.

Louis.

LXII

17 mai 1907.

Mon bien cher ami, c'est pour avoir voulu trop faire que je n'ai rien fait. Je pensais t'écrire une longue lettre, et puis les ennuis, les chagrins, le travail ne m'en ont pas laissé le temps. J'ai perdu mon père. Il est mort le lundi de Pâques, à dix heures du soir, dans son lit, sans avoir été malade. Il a quitté pour jamais sa petite maison de Cérilly qu'il avait acquise par son travail. Il la trouvait si belle, et il avait si bien atteint le but qu'il s'était proposé pendant sa vie entière que je me console

à la pensée que ses dernières années ont été heureuses. Il est mort à soixante-sept ans, avant d'avoir connu les infirmités de la vieillesse.

Non, mon bon vieux, je ne puis aller chez Berlitz. Je ne sais pas lutter comme toi, l'Amérique ne me plairait que si j'allais y faire un voyage d'agrément. J'ai déjà si peu de courage en France. Je t'embrasse.

Louis.

LXIII

15 juin 1907.

Cher Henri, je t'ai écrit il y a quelque temps à New-York, mais le vent te pousse bien plus vite que nos lettres, mon cher vieux. Je te disais que je viens de perdre mon père (il y a deux mois et demi déjà), que je n'irai pas en Amérique parce que je possède à Paris des pantoufles très chaudes auxquelles je suis habitué, mais surtout parce que je ne veux pas trop m'éloigner de ma mère.

Comme je suis heureux, mon cher ami, du ton de cette carte que tu m'as envoyée ! Où en es-tu maintenant ? Comment ça va-t-il chez Berlitz ? Quand vas-tu pouvoir me faire des rentes ? Tu m'avais dit qu'en automne Miette et tes enfants iraient te rejoindre. Quand je pense à toi j'appelle

l'Europe "notre vieille Europe" et je la trouve bien en retard et d'une autre époque. Courage, vieux frère ! Je finirai bien par aller te rejoindre. Je t'embrasse bien fort.

Louis.

Ecris-moi de longues lettres, toi qui as quelque chose à dire.

LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PUBLIE CHAQUE MOIS :

Un article de critique générale — des vers — un essai ou une nouvelle — un article de discussion — un roman — des " Notes ", courts articles de critique, rédigés par les chroniqueurs habituels de la revue, sur les manifestations littéraires ou artistiques qui leur paraissent les plus essentielles.

Fondée par un groupe d'écrivains que rapprochent de communes tendances, la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE a vu venir à elle, dans le cours de ses trois premières années, des esprits de plus en plus divers, mais également soucieux d'une discipline.

LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

DES ROMANS de : André Gide, Valery Larbaud, Charles-Louis Philippe, Henri Bachelin, Jean Giraudoux, Edouard Ducoté, André Ruyters, Jules Iehl.

DES NOUVELLES de : Lucien Jean, Edmond Pilon, Edmond Jaloux, Jean Schlumberger, Jean Richard.

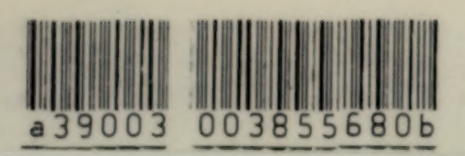
DES POÈMES de : Paul Claudel, Emile Verhaeren, Comtesse de Noailles, Henri de Régnier, Francis Jammes, Henri Ghéon, Charles Vildrac, Georges Duhamel, Georges Chennevière, etc.

UN DRAME de : Paul Claudel.

DES ARTICLES DE CRITIQUE, ESSAIS, SOUVENIRS de : Francis Vielé-Griffin, Comtesse de Noailles, Marguerite Audoux, Charles-Louis Philippe (journal de la vingtième année), Jules Romains, Georges Valois, Michel Arnauld, Jacques Copeau, Jean Schlumberger, Henri Ghéon, etc.

IL EST ENVOYÉ UN NUMÉRO SPÉCIMEN A QUICONQUE EN FAIT LA DEMANDE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-SEPT
NOVEMBRE MIL NEUF CENT ONZE PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE


CE

a39003 003855680b



nrf